

HOMMAGE A COSTIS PALAMAS

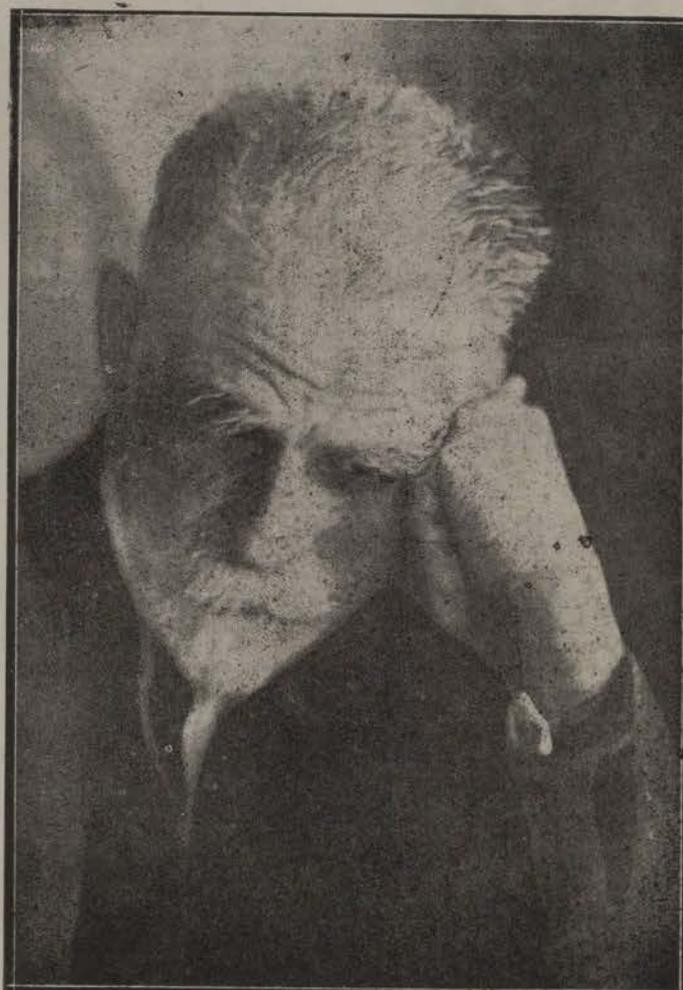
1859 - 1943

**ONT
COLLABORÉ**

- S.E. S. Sidarouss Pacha**
- Pierre Jouguet**
- L. Guichard**
- Michel Peridis**
- Paul Baudry**
- J. Des Meules**

**A CE
NUMÉRO**

- Khalil Bey Moutran**
- Eloy Trouvère**
- Elisabeth Psara**
- E. Athanassiadis**
- Jean Michel**
- etc. etc.**



*Costis Palamas
dernière photo du poète*

Croquis et Portraits

**Maléas, A. Makrys, Pazzi, G. Noir, G. I. Dimos,
Mim. Pap., Sapho, Ph. Dimitriadis, etc.**

Numéro Spécial de

LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante revue d'Orient
Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

P.T. 20

MADEN SUPERIEUR

**L'HUMIDITÉ
ET LA SÈCHERESSE
VAINCUES**

**C'EST UNE CIGARETTE
COUTARELLI**

**LA CIGARETTE
DE LUXE
GARANTIE
CONTRE L'HUMIDITÉ**



A.
S. J. BURAN

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

Les lettres hellènes en deuil



L'illustre poète Costis Palamas qui s'est éteint à Athènes et dont «La Semaine Egyptienne» commémora le jeudi 15 Avril l'oeuvre nationale et littéraire.

LES DERNIERS MOMENTS DU POÈTE PALAMAS

Les derniers temps Palamas souffrit énormément par suite des privations. De plus les vexations, les arrestations des étudiants, au milieu desquels il passa toute sa vie, et les fusillades d'otages influèrent sur sa santé. Les amis et admirateurs qui lui rendaient visite à son domicile du quartier de Plaka emportaient en partant l'impression que le vieux maître malgré sa grande faiblesse gardait toute sa lucidité spirituelle en s'intéressant à tout, avec un peu d'amertume néanmoins, de voir ses dernières illusions s'évanouir. Il continuait à lire assidûment les productions littéraires étrangères et à suivre le mouvement des lettres neo-grecques.

Un matin dans les salles de rédaction de la presse d'Athènes le bruit courut que Palamas était tombé malade des suites d'une grippe. Ses proches s'inquiétèrent fort car dès le commencement de sa maladie il montra des signes de grande faiblesse. Des amis craignant une issue fatale s'adressèrent à des spécialistes allemands pour une consultation. Un jour Palamas voyait arriver à sa maison un ami accompagné d'un médecin militaire allemand. Le poète en fut bouleversé. Très troublé il se plaignit à son ami quand le médecin fut parti.

— Tu ne devais pas faire ceci, Jean !

Après deux ou trois jours il commençait à parler très peu et ne cessait de réclamer son épouse.

— Marie ?

— Où est ma Marie ?

Sa femme morte depuis quelques jours déjà, le précédât dans la tombe. Pour lui éviter une émotion on le lui avait tenu caché; comme s'il l'avait compris Palamas fut pris d'une profonde mélancolie. Depuis lors une lutte silencieuse mais pleine de grandeur commença avec la mort. Autant les jours passaient, autant se rapprochait la fin du poète. De temps à autre il ouvrait la bouche demandant qu'on le transportât à Missolonghi où il avait passé ses années d'enfance.

— Je voudrais voir Missolonghi disait-il d'une voix faible.

— Conduisez-moi à Missolonghi.

Quelques jours plus tard il cessa même de prendre le peu de nourriture ordonnée par les médecins. Immobile et silencieux les yeux fermés sous ses énormes sourcils blancs il demeurait immobile. Un instant pourtant on l'entendit murmurer doucement.

— Nausicoula... Nausicoula.

Il demandait sa fille Nausicaa qui se trouvait toujours à son chevet. Elle se pencha vers lui mais le poète fixa ses yeux vers elle sans pouvoir articuler un mot.

Le 27 Février à 2 h. 30 du matin Palamas avait rendu le dernier soupir.

L'annonce de la mort du poète se propagea de bouche en bouché immédiatement dans Athènes asservie. Personne ne voulait croire que le poète avait fermé les yeux avant de voir la libération de sa Patrie opprimée. Les journaux parurent avec de lar-

ges bordures noires en signe de deuil national. Une foule énorme et émue ne cessa d'affluer vers le quartier de Plaka pour porter avec des fleurs le dernier salut au grand poète national.

Ses funérailles eurent lieu le lendemain matin à 11 heures. L'Eglise était pleine de monde. De toutes parts accourus d'intellectuels et des poètes, des artistes et des professeurs, des étudiants et des ouvriers, tous dans un même élan, pour rendre un pieux hommage au poète bien aimé.

L'Archevêque Primat d'Athènes et de toute la Grèce Mgr. Damaskinos après l'absoute, parla le premier, exaltant l'oeuvre du grand poète national, au milieu de l'émotion générale. Puis d'une voix grave qui résonnait dans l'Eglise le poète Angelos Sikilianos salua dans une belle envolée le poète disparu. Sotiris Skipis récita ensuite plein d'émotion un poème qu'il venait d'écrire en mémoire de son illustre ami.

Suivit une scène émouvante. Les poètes Angelos Sikilianos et Sotiris Skipis aidés de l'esthète et auteur dramatique Spiros Melas ainsi que de plusieurs étudiants portèrent sur leurs épaules le cercueil du poète jusqu'à sa dernière demeure. Telle était la quantité des fleurs posées sur sa tombe qu'on a dû en enlever de la tombe pour pouvoir y placer le cercueil.

Mais la scène la plus émouvante se déroula au moment où le Commandant Militaire Italien d'Athènes s'avança pour déposer sur la tombe du poète une couronne de fleurs.

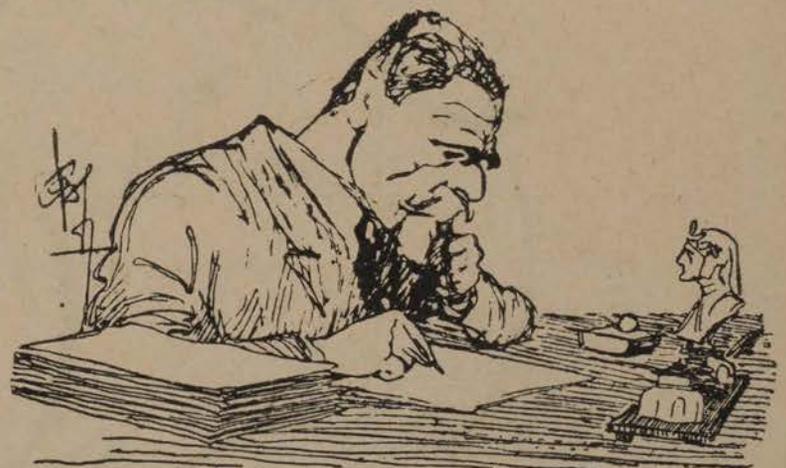
Tous ensemble alors avec un souffle et une âme et avec une décision inébranlable entonnèrent les strophes de l'hymne national.

*Sortie des ossements
sacrés des Hellènes...*

comme une protestation et comme un serment pour l'avenir.

Ainsi l'Attique accompagna le grand poète jusqu'à sa tombe et le pleura en attendant la libération pour que les intellectuels du monde entier puissent s'incliner devant les cendres du grand poète Hellène et Européen.

S.



Palamas écrivant par Dimitriadis

LE POÈTE COSTIS PALAMAS



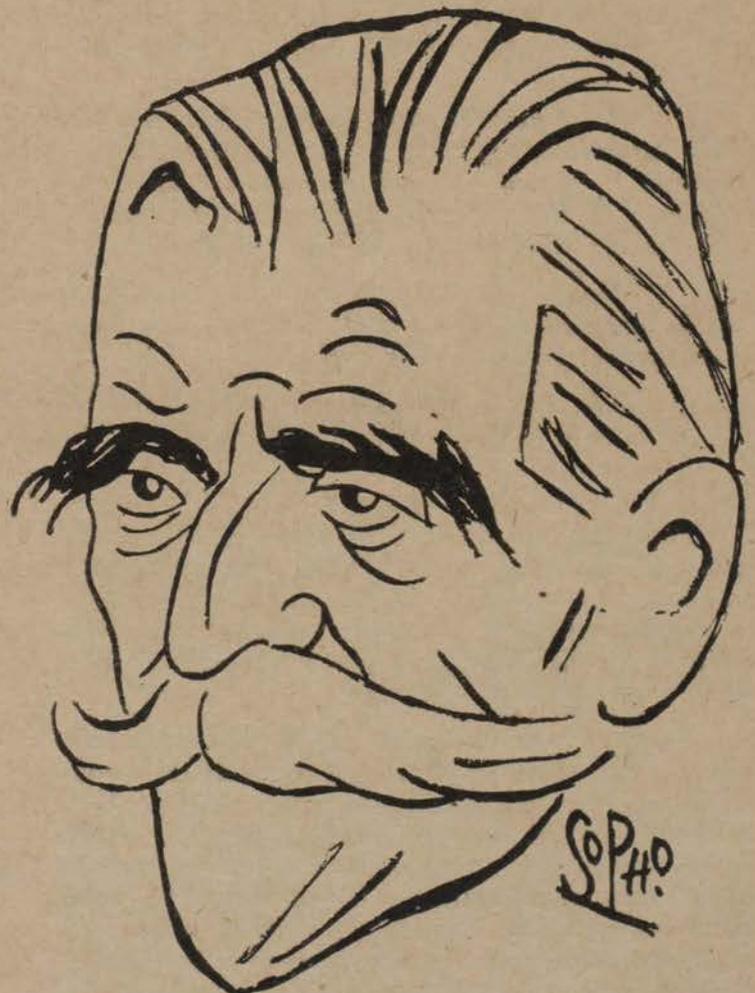
vu par Mim, Pap



par A. Makrys

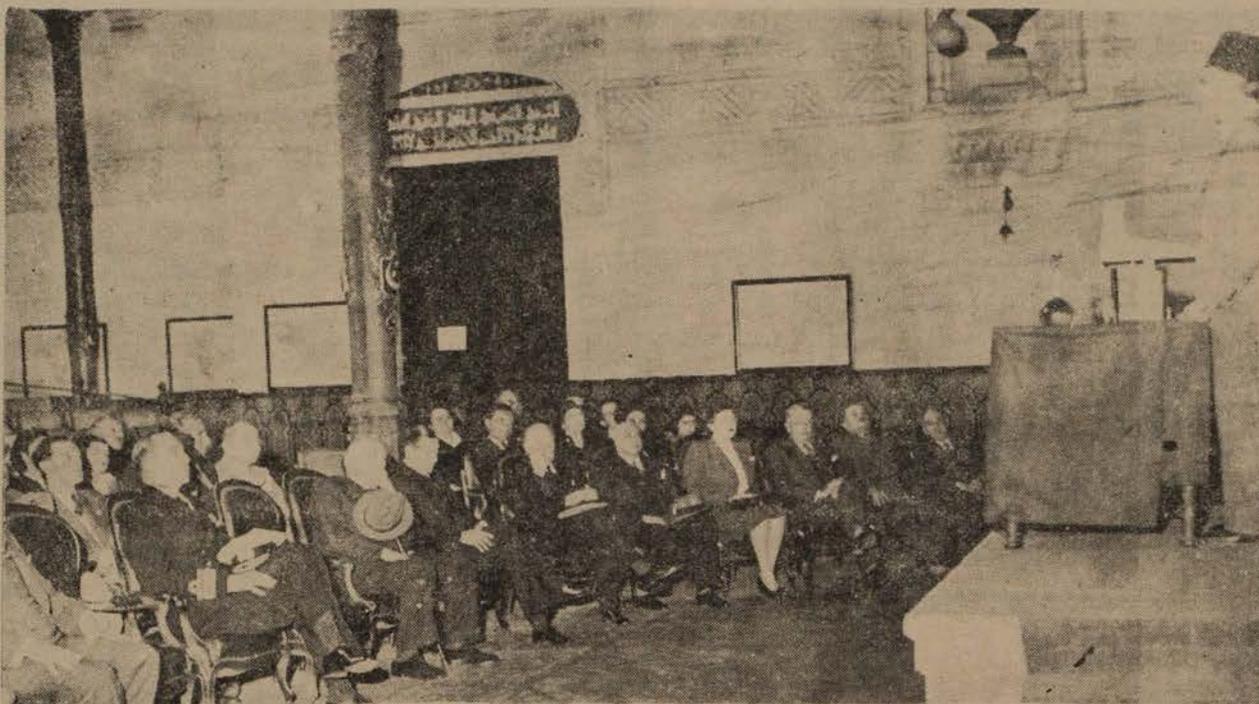


par Pazzi



par Sopho

COMMEMORATION LITTÉRAIRE DU POÈTE COSTIS PALAMAS



Instantané pris au moment où S.E. le Dr. Tâha Hussein Bey prononçait son allocution. On voit de gauche à droite S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, S.E. M. G. Roussos, Vice-Président du Conseil, S.E. M. Dimitri Pappas, Ministre de Grèce, S.E. M. P. Argyropoulo, ancien Ministre, S.E. le Ministre du Brésil et Mme Barboza-Carneiro, S.E. le Ministre de Norvège M. C. F. Sandberg, S.E. le Ministre de la Justice, M. Stello Dimitrakaki, S.E. M. Abdyl Sula, Chargé d'affaires d'Albanie, etc. etc.

La commémoration littéraire du grand poète Hellène Costis Palamas, récemment décédé à Athènes asservie et organisée de façon impeccable le 15 Avril par M. Stavro Stavrinos, Directeur de la «Semaine Egyptienne», sous les auspices du Comité «Egypte-Grèce», sous le haut patronage de LL. EE Néguib El Hülali Pacha, Ministre de l'Instruction Publique et Dimitri Pappas, Ministre de Grèce, donna lieu à une manifestation des plus émouvantes.

Tout ce que la Capitale compte d'intellectuels et d'artistes avait tenu à rendre un ultime hommage à la mémoire du grand poète Hellène, dans la grande salle de la Société Royale de Géographie, gracieusement prêtée pour la circonstance.

S.E. M. Sesostris Sidarouss Pacha, Secrétaire Général Honoraire du Comité Egypte-Grèce, a pris le premier la parole et plein d'émotion prononça l'allocution ci-après :

Permettez-moi de vous exprimer la vive gratitude du Comité Egypte-Grèce pour avoir répondu si nombreux à l'invitation du Directeur de la «Semaine Egyptienne» afin de rendre hommage à la mémoire de Costis Palamas la plus grande figure d'un siècle de la liberté de l'Hellade.

Lorsque mon distingué ami M. Stavrinos m'a fait part de son projet je me suis empressé de le soumettre au Président du Comité Egypte-Grèce et S.S. le Nabil Amr Ibrahim (qui a tenu à rentrer à temps de son voyage en Palestine pour assister personnellement à cette manifestation et n'a pu le faire par suite d'une indisposition) aussitôt a accepté de placer cette commémoration sous les auspices de notre Comité, voulant ainsi montrer combien les Egyptiens s'intéressaient à l'apport spirituel de la Grèce.

Par sa contribution à la vie intellectuelle de la Grèce, par son zèle de patriote, par l'exemple de sa vie, Palamas fut un grand Hellène. Il fut aussi un grand Européen et un homme de paix. Son poème «Universelle paix» qui fut récité au cours du Congrès d'Athènes, restera parmi les plus beaux morceaux de la littérature contemporaine.

Sa renommée était universelle, car ses oeuvres furent traduites dans presque toutes les langues. Peu s'en eut fallu qu'on lui attribuât le prix Nobel de littérature. Sa mort causa d'autant plus de tristesse qu'il ne lui fut pas donné de revoir son Hellade libérée. En Grèce et partout, son souvenir demeurera impérissable.

Palamas croyait fermement à la puissance créatrice de l'intelligence et du coeur. Ce qui est vrai pour



S.E. Sesostris Sidarouss Pacha

sa gloire, c'est que cet homme fut providentiellement équilibré. Sa sagesse, vertu grecque par excel-

lence, ne fit point obstacle à son inspiration, ce beau don de la nature. Ayant semé les meilleurs et les plus purs grains d'énergie, de travail et de persévérance, toujours confiant dans le destin de l'Hellénisme, il n'a jamais connu ni lassitude, ni découragement. Une seule pensée le dominait : « Faire de son mieux pour la grandeur de la Grèce et de l'Humanité ».

Palamas aimait beaucoup l'Égypte, cette Égypte si étroitement unie à la Grèce par une civilisation millénaire, et admirait l'effort de son peuple, en qui il trouvait les mêmes affinités puissantes que dans son propre pays. Il avait un respect profond et une grande admiration pour l'œuvre créatrice de notre regretté Monarque, le Roi Fouad Ier, ainsi que pour notre Auguste et bien-aimé Souverain, S.M. le Roi Farouk Ier, qu'il espérait voir inaugurer en Grèce la Statue de son prestigieux aïeul, Mohamed Aly le Grand.

Par la force de son intelligence, par l'ampleur de son œuvre par son caractère et sa vie exemplaire, par sa passion pour la liberté, par sa puissance d'idéalisme, par son robuste optimisme et sa haute personnalité, Palamas est une des figures que la Grèce moderne offrit à l'admiration du monde, en l'apparentant aux lumineuses et nobles images de l'antiquité classique.

SESOSTRIS SIDAROOUSS PACHA

S.E. le Recteur de l'Université Farouk Ier, le Dr. Taha Hussein Bey, dans une brillante envolée, fit part de l'hommage de l'Égypte intellectuelle. Dans un verbe d'une absolue pureté, l'éminent égyptien parla de l'apport des deux nations soeurs dans la vie spirituelle et morale du monde.

M. Léon Guichard, Professeur de littérature française à l'Université Fouad Ier, lit le texte de M. Pierre Jouguet, membre de l'Institut de France, retenu à Alexandrie. M. Jouguet, dans son discours, rendit un éloquent hommage à Costis Palamas, digne continuateur des poètes de la Grèce classique. (1)

Puis, M. Guichard, dans une belle improvisation, ajouta combien il se sentait lui-même ému de parler de Costis Palamas, qu'il connut lors de son séjour à Athènes et exprima avec chaleur toute son admiration pour l'illustre poète. (2)

M. Khalil Bey Moutran, le poète des deux continents, récita en arabe un magnifique poème d'une envolée exceptionnelle dans lequel le poète d'Égypte parla du poète de l'Hellade rendant à la fois hommage à Costis Palamas et à la Grèce Héroïque et martyre. (3)

Maître Michel Péridis, l'éminent avocat d'Alexandrie, donna ensuite une image vivante du poète hellène, en exaltant ses qualités et présentant avec précision une idée concrète de l'immense œuvre du poète par l'analyse de ses poèmes et œuvres en prose dont il récita des fragments. (4)

* * *

De vifs applaudissements saluèrent les paroles de tous les orateurs et clôturèrent cette manifestation d'une si haute signification spirituelle.

Rehaussèrent par leur présence cette manifestation S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, S.E. le Vice-Président du Conseil Hellène, M. Georges Roussos, S.E. le Ministre de la Justice M. S. Dimitrakakis, le Ministre de Grèce M. Dimitri Pappas, S.E. M. Argyropoulos, ancien Ministre, le Vice-Consul de Grèce et Mme Jean Moschopoulos, MM. Jean Frantzès et A. Sgourdaïos, Secrétaires de la Légation Royale, le Général Tzanakakis et son Aide-de-Camp Sous-Lieutenant Sandis, le Colonel Catsolas, Commandant la 1ère Brigade Hellénique qui se distingua à El Alamein, le Wing-Commander Ch. Polamianos, Aide-de-Camp de S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, Mme Takis Pipinelis, S.E. le Ministre du Brésil et Mme Barboza-Carneiro, S.E. le Ministre de Norvège M. C. F. Sandberg, S.E. le Chargé d'Affaires d'Albanie M. Abdyl Sula, le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Instruction Publique, S.E. Hassan Bey Fayek, remplaçant le Ministre Néguib El Hilali Pacha, retenu au Sénat, Mme Dr. Taha Hussein Bey, Mme Sésostris Sidarouss Pacha, le Capitaine A. Antonopoulos,

Mme Léon Guichard, M. A. Mekhitarian, M. Y. Drentz-Markarian, M. J. Smieszek, attaché de Presse à la Légation de Pologne, M. Fernand Leprette, Inspecteur Général de Français au Ministère de l'Education, Mlle Voria, Directrice de l'Ecole des Jeunes Filles Achilopoulion, M. Gossart, Proviseur du Lycée Français, M. Munier, Secrétaire Général de la Société Royale de Géographie, M. et Mme Vaucher, Mme Josée Sekaly Bey, Mme Amy Kher, Mlle Jeanne Marquès, M. H. Souton, le Directeur du Musée de l'Art Moderne et Mme M. Naghi Bey, le Président de la Communauté Hellénique M. Th. Cozzika, accompagné des membres du Comité MM. Mavro, Schiasca, Mtre et Mme S. Cadémenos, Présidente de la Philoptocos, M. J. Besso, Président des Hellènes Israélites d'Égypte et M. Brandebourg, Secrétaire MM. Dr. Christophidis, M. Floris, M. et Mme Théotokas M. et Mme A. Sacopoulos, M. et Mme G. de Ryckere, Mme N. Maratos, Mme G. Comninos, Mlle Sasson, Mme et Mlle Costalas, M. et Mme Drakides, Mme Dessipris, M. et Mme G. Michaelidis, Mtre Syriotis, Mtre Valvis, (neveu de Costis Palamas) Mtre R. Pangalo, Mme Irène Drakides, les peintres G. Sabbagh et A. Zorian.

(1) Voir page 8, (2) voir page 12, (3) voir page 14 et (4) voir page 16.

Τὸ δάσος καὶ τὸ κρηθρὶ

Τὸ δάσος, ὁ ἴσμιος, ὁ βαδὸς ἀνασάσθη· εἶναι.
Μια δαίμων αὐτὰ σόδια του εἰχίλη βε σοὶ εἶνα
κ' αὐτὰ παραχρῆμα ὁρῆται ἀσυναρμολογῶν,
καὶ τὰ βουνά, βασιλικὸ τὸ δάσος τὸ κρηθρὶ.



Costis Palamas
vu par

Τὸ κρηθρὶ. Τὰ χοὶ ἀνέχονται, βιβλῖα σαρρῆνα· εἶδω.
Μια γὰρ εἶρα εἰς χοὶ εἶναι το, σὰν ἀσὸς αὐτῆ, ἀνδάνη
βουρῖα κρηθρὶ εἶνα βραγαδῆ· καὶ τὸ βραγαδῆ.
βουρῖο, σὺν εἰρη, δὴ πῶς τὸ κρηθρὶ κρηθρῶν, τὸ κρηθρῶν.

εἶνα κρηθρῶν, εἶνα, καὶ σοὶ, σὺν εἰρη κρηθρῶν;
εἶδω κρηθρῶν, κρηθρῶν κρηθρῶν εἶνα κρηθρῶν.
κ' εἶνα κρηθρῶν, καὶ εἶνα κρηθρῶν εἶνα κρηθρῶν,
κρηθρῶν τὸ δάσος, τὸ βουνό, τὸ κρηθρῶν, τὸ κρηθρῶν.

Κρηθρῶν κρηθρῶν

Autographe en Grec du poète Costis Palamas



A Missolonghi. -- La maison paternelle de Costis Palamas.
C'est là qu'il grandit et vécu longtemps le Poète.

HYMNE AUX YEUX

*Et si la vie n'avait pas mille couleurs,
mille aspects, mille grâces, mille visages,
et si la vie n'avait pas sa splendeur,
c'est vous, yeux, qui verseriez vos couleurs,
vos grâces, vos attraits, votre image,
et votre flamme divine, à la vie.*

*Yeux profonds, yeux jaillis du soleil
par votre voix silencieuse,
vous proclamez la gloire du soleil.
Vous êtes aussi la gloire des mortels;
yeux profonds, yeux jaillis du soleil,
petites perles sans prix, diamants sans pareils.*

*Le sage l'avait dit: dans ce monde,
il n'y a qu'un autel souverain
et cet autel, c'est l'être humain.
Et vous seuls, yeux, vous versez comme une onde
La sainte lumière qui luit
du haut de cet autel, que Dieu seul allume,
et rien que lui.*

*Ce que Dieu prodigue à la nature entière
avec sa magie et divine lumière,
vous nous l'offrez de même, yeux vainqueurs,
aux plus profonds replis de notre cœur.
Des profondeurs de notre cœur, vous faites
une nature verdoyante et toute en fleurs!
Chers yeux, sources intarissables de clarté.*

*Dans une vaste nuit sans aurore,
une âme terne demeure inquiète,
dans les yeux de bêtes sans nombre;
dans une vaste nuit sans aurore,
l'âme humaine a vécu tourmentée.*

*Mais le jour éternel avança,
et maintenant, dans les yeux des mortels,
l'âme humaine regarde, limpide,
fière comme l'aigle;
et maintenant, notre âme reflète son image,
éclairée d'un jour éternel,
dans l'âme éternelle du monde.*

*Voilà pourquoi, chers yeux, vous êtes un soleil,
vous frémissez comme la mer,
vous êtes profonds comme un ciel,
vous êtes farouches comme la tempête,
vous dissipez comme un flambeau
les ténèbres de notre cerveau,
et votre rire est un ciel.*

*Un esprit, ou peut-être un ange,
vous donna la grâce des esprits.
Rien d'autre n'existe sur terre,
sauf les beautés dont vous parez
un esprit, ou peut-être un ange.
O mes yeux, la terre est à vous!*

*Mes yeux, la terre est à vous!
Regardez de toutes parts,
jouissez du spectacle du monde,*

*embrassez ses aspects magnifiques.
Car de toutes les belles choses de ce monde,
la plus belle -- l'unique --
est la vision du beau,
qui est, en même temps,
le commencement et la fin.*

*La beauté est un tendre velours, délicat,
que la main froisse en y touchant,
Même le baiser caressant
y tombe comme une lourde main,
La beauté est un tendre velours, délicat,
acceptant seulement la caresse des yeux.*

*Par les yeux seulement, je découvre et je goûte
les trésors et les mondes secrets,
du désir, de l'amour, de la joie.
En souverain absolu, je vois et domine des mondes,
je les tiens par mes yeux, je les goûte,
et jamais ne s'en vont mes joies.*

*Comme une aurore douce et riante,
je te regarde, ô vierge innocente!
De toi, je ne veux rien d'autre,
car la vue seule me suffit.
Ce que je cherche dans les yeux d'autrui,
parvient jusqu'au tréfonds de mon cœur,
par mes yeux,
comme une aurore douce et riante.*

*Yeux candides, yeux changeants et divers!
Yeux ternis par les pleurs, yeux splendides!
La vie est douce en effet!
Pleurez, chers yeux, car c'est par vos larmes
que se nourrit et fleurit
l'arbre amer de la vie.
Yeux candides, yeux changeants et divers!*

*Que les yeux de toute âme adorée
avant tout nous regardent;
car aucun rayon de soleil
ne vaut leur regard,
Les magies que contient un regard
nous font vivre, fleurir et mourir.*

*Ainsi, chers yeux, vous jetez votre clarté sur nos
[songes,
et vous entourez notre terre d'une écharpe dorée,
et, quand vous n'êtes plus, vous êtes encore là;
à d'autres yeux vous léguez votre flamme
et vous êtes les astres du firmament humain.*

*Et si la vie n'avait pas mille couleurs,
mille aspects, mille grâces, mille visages,
et si la vie n'avait pas sa splendeur,
c'est vous, yeux, qui verseriez vos couleurs,
vos grâces, vos attraits, votre image
et votre flamme divine à la vie.*

COSTIS PALAMAS

Traduction de Jean Michel.

HOMMAGE DE PIERRE JOUGUET

Membre de l'Institut



PIERRE JOUGUET

Altesse, Mesdames et Messieurs,

Etre invité à célébrer, autrement que par une fervente audience, la gloire d'un grand poète Grec, c'est certes, un honneur exceptionnel; l'avoir accepté est d'une paradoxale hardiesse. Même si la langue grecque m'était moins étrangère, devant l'oeuvre d'un Costis Palamas, je me sentirais étranger. Non que je veuille ici commettre le sacrilège de nier la valeur universelle de son génie; mais la poésie, celle de Palamas plus que toute autre, est une création si mystérieuse, par l'union indissoluble de l'inspiration et de l'art, qu'il faudrait être initié soi-même à toutes les ressources de l'art, pour être assuré de ne pas rester aux confins des mondes que l'inspiration nous ouvre. Or les mots que le poète choisit pour nous enchanter lui arrivent chargés de sens, de couleur et d'harmonie par les joies et les douleurs des générations successives dont l'affinité fait la permanence de la nation, et quand ces mots sont ceux de la langue grecque, du grec vivant que vous parlez, mais dont l'âme profonde s'est perpétuée durant des siècles à travers tant de diversités sociales, historiques et dialectales, ce serait une grande impertinence de notre part de croire que nous pouvons, par le peu que nous savons de Grec ancien, en deviner toute la richesse. La véritable poésie d'ailleurs doit braver les dissertations des critiques. Philologie ou linguistique ont beau prétendre nous révéler le secret de la vie des mots, elles ne le saisissent pas beaucoup mieux que l'anatomiste qui dissèquerait un cadavre ou une plante pour en retrouver l'âme. Palamas parle dans un de ses poèmes de ces rivages que les caïques ont quittés, mais qui gardent les algues et les lis. Les Hellènes ont gar-

dé les algues et les lis, mais nous, nous ne saurions, nous embarquer sur les caïques perdus aux brumes du passé pour venir récolter ces divines fleurs sur les rivages de la Grèce, car nous ne pouvons rien sans cette grâce, dont Jean Moréas se vantait la grâce,
...d'être né sur les bords de la mer Orientale.

Ah! certes! si nos yeux, en s'ouvrant pour la première fois, s'étaient emplis de la lumière attique ou de celle de ces îles dont les noms seuls réveillaient, quoiqu'il en eût, chez le latin Horace, une douce nostalgie poétique,

...Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenem...

nous comprendrions mieux sans doute, nous comprendrions comme des Hellènes, l'étroite parenté des anciens et des modernes. Car nous nous rendrions compte que l'état même du langage imposait à leur art les mêmes conditions, je veux dire les plaçait devant une pareille abondance. Dans l'ancienne Hellade où tant de dialectes populaires et savants sollicitaient leur attention et venaient enrichir la palette verbale, un Pindare pouvait adoucir ses accents doriens par des éolismes ou des ionismes homériques, un Sophocle ou un Euripide tempéraient d'attique le lyrisme dorique de leurs Choeurs; la langue poétique pouvait et devait même se parer de glossai, c'est à dire de mots rares pleins de noblesse ou de mystères qui font encore notre ravissement. N'est-il pas vrai — d'autres plus compétents que moi vous le diront sans doute —, que le mouvement continu de la langue grecque, si belle peut être par cela même qu'elle n'est pas fixée, avec l'effervescence de ses dialectes populaires, la clarté de sa langue épurée, et la richesse de son héritage antique, propose aussi à l'écrivain et surtout au poète la tâche difficile de créer à chaque instant, par le choix, l'expression unique et nuancée qui convient à sa pensée. Certes nous savons tous que Costi Palamas, sous l'influence de Jean Psicharis, dit-on, a choisi la langue populaire; il l'a choisie par ce qu'elle peint plus spontanément les mouvements de l'imagination et du coeur; mais cette langue populaire est bien souvent mêlée chez lui de vocables que je comparerais aux «glossai» antiques, et qui doivent sans doute leur origine au génie du poète lui-même ou qu'il est allé puiser aux sources souterraines de l'immortel passé de la Grèce.

Ainsi, quand il avait voulu ressusciter la poésie provençale, avait procédé notre Frédéric Mistral, dans une moindre mesure certes! dans la mesure que lui permettait la moindre richesse et la moindre ancienneté du Provençal, celle aussi que lui fixait le génie de sa propre muse, fille des muses latines, qui parlent un langage plus uni et moins rare, moins éloigné de celui des simples mortels.

On a souvent, en effet, rapproché Palamas de Mistral et un Français ne peut que se plaire à ce rapprochement. Mistral est essentiellement méditerranéen; Palamas ne pouvait échapper à l'influence méditerranéenne. Du méditerranéen il a le goût de la

lumière, l'art du récit clair et pathétique, de la description aisée, de l'image facile; mais il y a bien autre chose dans Costi Palamas; s'il distille parfois, par gouttes limpides, l'élixir castalien de sa poésie, si, par exemple, dans le *Tombeau*, sa douleur s'attache avec une précision poignante à toutes les attitudes de son bel enfant «sur son lit couché durant les longs jours d'angoisse», il sait aussi ramasser sa pensée en quelques mots si riches, qu'ils nous suggèrent des visions et des méditations au delà de ses expressions mêmes.

«Où trouverai-je ici bas, — songe le père torturé devant la stèle d'Hegesô au Ceramique, comme si la beauté éternisant dans la froideur du marbre l'image de «ce que jamais on ne verra deux fois», pouvait apporter seule une dignité apaisante à notre douleur, — où trouverai-je ici bas le sculpteur des stèles antiques qui jettera son voile de blancheur sur la profonde nuit du trépas!»

Car ce grand poète du Midi sait, aussi bien que ses frères du Nord, que, plutôt que de tout dire, le poète inspiré trouve les rythmes et les images qui prolongent l'oeuvre sonore, impassible et parfaite, par un rêve silencieux et plus émouvant. Il a ce don divin qui fut celui de quelques grands alexandrins, d'un Callimaque par exemple. Mais Callimaque ne rencontre ces accents que devant le drame élémentaire de la mort. Combien plus riche est la sensibilité moderne de Palamas! De ses courtes épigrammes quelques unes sont peut être dans le même ton que certains Lieder allemands, et on l'a traité de Goethéen, mais d'autres éveillent des échos d'une profondeur et d'une grâce tout originales. Ce sera par exemple cet étonnant Midi, en trois strophes, et dont l'ardeur efface, avec le vent qui se lève, les couleurs et les reflets des maisons de rêve au bord de la mer transparente, laissant dans nos cœurs, sans qu'un mot du poète ne le dise, l'angoisse de l'anéantissement. C'est cette courte *eulogia* du peuplier, comparée au cyprès si haut dans son élan, mais sans ombre, au platane trop fier, le peuplier, dont la grâce virginale et sereine s'enveloppe du blanc frisson de ses feuilles. La Beauté dont le culte inspire à Palamas sa philosophie et son éthique, la Beauté n'est pas toujours la beauté classique. Le Parthénon, son symbole, dont il a dû souvent, comme tant d'autres, admirer le dessin précis et les arêtes fines, il le dressera devant nos yeux dans une brume qui l'entoure d'infini et «donne même au dur marbre blanc la moelleuse douceur d'un songe». Touché par le romantisme et le naturisme de son temps, et quoiqu'il en ait, par des siècles de méditations chrétiennes, il nous montrera l'enfant, pure émanation de la Vie, moins homme que fleur, vêtu de cette candeur qui est peut être le secret de la sagesse vainement cherchée au long des tourments de notre existence.

Puis sont venus les années
Et tous les parfums s'envolèrent...
Montré moi, Sagesse sacrée
Les portes de ton sanctuaire!..
Que je devienne maintenant
Ce qu'ignorant je fus jadis
Ah! que je sois comme un enfant
Comme un enfant et comme un lys!

Ces quelques vers qui m'ont frappé, — et encore bien moins mes lourds commentaires — ne sauraient avoir la prétention de définir Palamas. D'ailleurs peut-on définir un poète? Sans donc chercher à tout dire de ce que pourrait nous suggérer la variété de son génie, je voudrais cependant vous dire ce qui me paraît aujourd'hui essentiel. Si j'ai devant vous, trop souvent peut-être, invoqué l'Antiquité, c'est parce que Palamas lui même m'y portait. Chez lui, l'antiquité n'a pas besoin d'une renaissance, elle est si je puis dire immanente dans toutes les générations d'Hellènes:

Non le grand Pan n'était pas mort
Non le grand Pan ne mourra pas!

Ainsi parle Palamas lui même, et nul n'a plus que lui le sens de la continuité de l'Hellénisme à travers les vicissitudes de sa pathétique histoire. L'âme de l'antiquité hellénique est incarnée dans Palamas; chez les occidentaux, même les plus grands; elle y est venue par la magie de leur talent; leur poésie l'a captée par ses incantations, un peu comme les magiciennes de Thessalie, par leurs incantations, pouvaient faire descendre la lune sur la terre! Ce n'est pas dire que Palamas ne soit que le reflet d'un ancien. Il aurait bien mal compris les leçons que nous donnent les Hellènes des grandes époques créatrices, s'il avait figé sa pensée dans un idéal périmé; il était un ancien, non par ce qu'il répétait les Anciens, mais parce qu'il les prolongeait. Aussi avec quelle émotion tandis que je me faisais ces réflexions, suis-je tombé sur la page d'un critique espagnol que je vous demande d'écouter:

«Chacun choisit son monde, Palamas a réduit le sien à ce que l'on peut appeler l'Hellénisme, non pas dans le sens que les grammairiens donnent à ce mot, mais dans son ample signification légendaire. L'Hellénisme, en effet, est pour lui l'idée éternelle de la race élue, de la race magnifique, qui après un sommeil de dix siècles, va s'éveiller aujourd'hui avec l'énergie nécessaire *pour mener à bout un nouveau cycle d'épopée!* La petitesse de son pays natal ne l'humilie pas. Avec un orgueil d'Hellène, il voit sa race se répandre par le monde entier, et, la considère comme une bohémienne capable de vivre n'importe où, sans perdre aucune de ses vertus; il la salue comme une mère et lui demande d'animer ses strophes, «O! magicienne,» dit-il, «ô! magicienne! qui parles la langue en laquelle on a donné des ordres aux astres nocturnes — enseigne moi à connaître les destins des mortels et des peuples — les mystère des cycles et des cieux — enseigne moi à ré甯usciter sur les miroirs mystiques la beauté du monde —».

Laissons en l'admirant la bohémienne, et le sommeil de dix siècles, qui a bien été traversé par quelques éclairs; laissons surtout la *race* et même la *race élue*. Ce sont des mots à la mode, mais c'est une mode passagère et que la Grèce, au moins depuis Isocrate et Alexandre, n'a jamais acceptés, parce qu'elle les a sentis générateurs de crimes. Mais vous avez entendu Gomez-Carillo! *l'énergie nécessaire pour mener à bout un nouveau cycle d'épopée.*

Cette prédiction, inspirée du génie de Palamas, fut écrite, il y a trente quatre ans. Aujourd'hui l'ar-

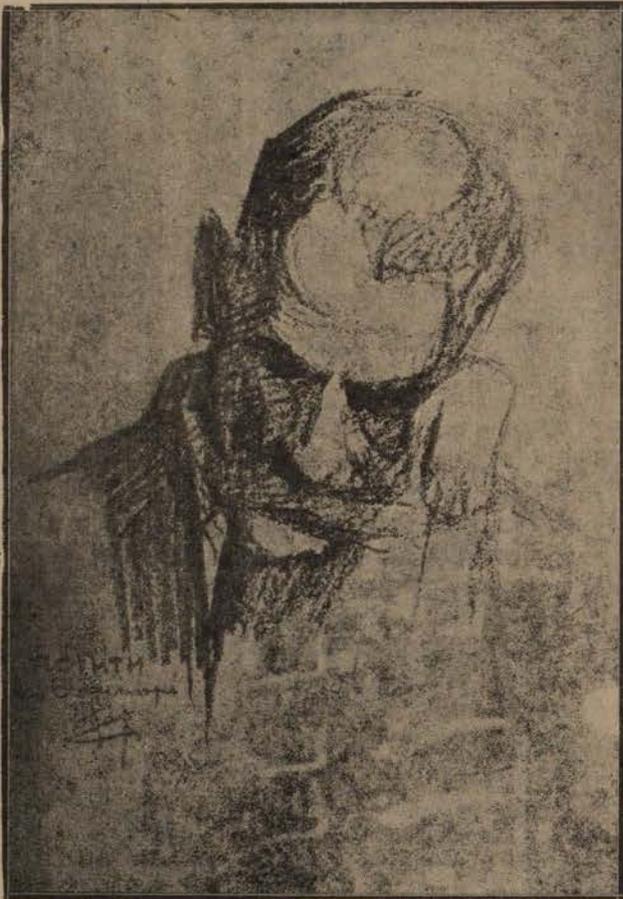
mée, la marine, le peuple de Grèce vivent cette époque nouvelle. Ils l'ont d'abord vécue dans la victoire; ils la vivent maintenant dans la défaite; mais il faut le crier très haut, il y a des défaites inacceptées, qui sont plus belles que la victoire, parce qu'elles préparent plus que la victoire; elles préparent la résurrection! Un jour est venu pour les Français comme pour les Grecs, où la nuit et le silence se sont étendus sur leur pays comme sur un tombeau. Et, comme le dit le poète, ce silence de mort a rendu la nuit plus cruelle. Mais voici que par un effort inouï les deux nations suppliciées ont soulevé la dalle de leur sépulcre. Elles appellent leurs fils du dehors et leurs fils

leur tendent les bras. Elles appellent l'humanité civilisée, car les nations civilisées sont filles de la Grèce. La guerre fait rage au désert semant le deuil et la détresse. Oui! nous verserons des larmes et du sang! Mais nous vaincrons! Hier c'était une espérance, aujourd'hui c'est une certitude! Et quand les Hellènes retrouveront les rivages de leur patrie délivrée, ils sentiront que son âme héroïque, celle qui accompagne les soldats sur les champs de bataille d'Afrique, les insurgés dans les montagnes et les ravins de la Grèce, a été trempée par les chants des Muses immortelles, par un Costi Palamas poète de l'Hellénisme éternel.

PIERRE JOUGUET

La Mort du Poète

In memoriam Costis Palamas



G. PALAMAS
(Croquis du Peintre Maleas)

*La mort ne l'a pas surpris.
L'éternelle harmonie ne s'est interrompue.
Le poète tenait encore sa lyre entre les mains.
Et ses doigts vibraient en un chant ultime
Qui n'était pas les adieux à la Vie.*

*Il avait conscience des ténèbres,
Et sentait venir à lui
L'aile immense de la Solitude.
Ses yeux regardaient la cendre
Que nul souffle ici-bas
Ne pouvait plus ranimer.*

*Hirondelle noire blessée
L'ombre du soir s'abattit sur lui.
Le poète tendit la main pour saisir
Il avait trouvé la source des soifs
Il avait trouvé le b é des faims.*

*Le temps fut traversé d'une étrange lumière.
L'espace referma les visions du monde.
Une seule image persista
Sous le regard du poète :
L'image de la patrie ensanglantée.*

*Tout reprit alors Sa Forme céleste.
La joie éparpillée dans le coeur des enfants
Habita les étoiles.
Le ciel, vitre bleue,
Se couvrit d'haleine,
Et le poète vécut
Tous ses regrets d'autrefois.*

*Son âme garda l'équilibre
Dans le vertige mortel...
De son côté le Sel et les Roses,
De son côté les Larmes, l'Espérance,
De son côté la Prière ;
Et du côté des ténèbres
Dieu qui l'attendait !*

ARSENE YERGATH



C. Palamas à son bureau

LE TOMBEAU (FRAGMENT)

Où retrouver le statuaire
Antique au merveilleux ciseau?
Où, de la mignonne Hégisso
Retrouver le deuxième père?

Où trouverai-je l'inconnu
Praxitèle du Céramique
Qui, sur une stèle menue
Sur un marbre du Pentelique,

Te fera revivre à jamais
Sans ornements et sans parure
Comme il sculpta la vierge pure
A broder toujours occupée?

Qui fidèlement sur la pierre
Reproduira tes traits charmants
Tes yeux tout remplis de lumière
Et ton sourire séduisant;

Adorable petit garçon,
Avec ton nouvel habit bleu,
Avec ton livre, tous les jeux
Et la solitaire maison,

En la radieuse compagnie
De ton frère aimé, de ta soeur,
De ta pauvre mère chérie
Que ronge à présent la douleur.

Il mettrait là toute ta vie
Heureuse en sa simplicité,
Puis à l'écart il sculpterait
D'une cithare les débris.

Quand donc trouverai-je ici-bas
Le sculpteur des stèles d'antan
Qui la vêtira tout de blanc
La profonde nuit du trépas?

L'artiste qui, charme érotique,
Sur l'épouvante de la mort
Etendra comme un manteau d'or
Le ciel resplendissant d'Attique.

De la Vie, ô génératrice,
Pauvre mère, vois, devant toi,
Hurler de triomphe et de joie
La Destinée dévoratrice.

Pour faire une statue sublime,
Tu coupas le marbre parfait
Sur la plus virginale cime
De ton admirable beauté.

Tu commenças à le polir
Avec ton maternel amour:
Le ciseau, ce fut ton désir;
Des mains, l'esprit fut le secours.

C'était la résurrection
De ta jeunesse disparue.
Je disais: Voilà Cupidon
Avec ton sourire ingénu!

Mais plus ton oeil considérait,
Observateur et soucieux,
La statue qui se dessinait
Dans le bloc encore nébuleux,

Tu le serrais jalousement,
Comme pour lui faire, en ton sein,
Un sanctuaire tiède, blanc,
Où l'ériger, ce marbre saint.

Mais ton étreinte fut trop forte:
Le marbre en tes bras s'est brisé;
Voilà que le Néant emporte
La statue, rêve inachevé.

Le sein désert, vides les mains,
O pauvre mère tout en pleurs,
Tu restes, ô sombre destin,
Une statue de la Douleur.

Ecoute, écoute infortunée
Ce que gazouillent les oiseaux:
Tous les deux, ils s'en sont allés
Combattre au marbre du champ clos,

L'Amour mignon, le frêle Infant,
Et le gigantesque Trépas
Jamais l'on ne vit un combat
Plus fougueux, plus terrifiant.

Anxieuse, et dans la stupeur,
En deux Camps, la nature entière
Envahit alors la carrière
Pour voir qui serait le vainqueur.

En deux partis tout l'Univers
Se sépara, rempli d'effroi:
Les méchants sont comme une mer
Et les bons comme un vaste bois.

Mais du sang divin que versa
Le Trépas, du sang pur d'Eros,
Dans les profondeurs du chaos
Un courant d'éther se forma.

Et s'élevant sans cesse au ciel,
Il rallume les astres morts;
Il leur donne une vie nouvelle,
Et crée d'autres étoiles d'or.

Ecoute, écoute, infortunée,
Ce que gazouillent les oiseaux
Parmi les roses parfumées
Et sur les verdoyants rameaux.

Deux armées soudain se formèrent
Deux incalculables cohues;
Mais leur puissance est superflue,
Leur aide vaine et mensongère.

Depuis le matin jusqu'au soir
Se battirent les deux héros.
Avec l'Olympe lutte Eros
Contre l'Hadès, et sans espoir.

Ils se battent, et le Trépas
Gigantesque sort triomphant
Le bel Amour, le bel Infant,
Tombe et ne se relève pas.

Les aurores et les printemps
S'en vont, et, dans les champs funèbres,
Se déversent les hurlements
De l'Enfer avec ses ténèbres.

Et des méchants l'onde aussitôt
Submerge la création;
Le noir déluge de ses flots
Porte en tout la destruction.

COSTIS PALAMAS

(Traduction de Pierre Baudry).

HOMMAGE DE M. LÉON GUICHARD

**Titulaire de la Chaire de Littérature Française
à l'Université Fouad 1er.**



M. LÉON GUICHARD

«Lorsque les peuples s'exterminent et que les patries s'effondrent, parmi la clameur des batailles, en dehors et à l'écart, n'avez-vous pas vu?

Certains hommes, comme des ministres sacrés, prient à voix basse; des peuples autour d'eux ont les armes à la main, et la terre est dévastée, et le carnage rugit; eux gardent leurs mains levées vers les étoiles.

Pourtant, si impassibles qu'ils paraissent parmi les chœurs des Erynnies et des Cyclopes, leurs mains levées tremblent et palpitent de toute l'angoisse, pour ainsi dire, de l'humanité».

Quand nous lisons ces anciennes strophes de Palamas, elles nous semblent prophétiques. N'annoncent-elles pas l'attitude si fière, si noble du poète lorsque les ennemis envahissent sa patrie? La secousse lui fut si forte qu'à la lettre il ne s'en releva pas. La fenêtre de sa maison qui donnait sur l'Acropole resta dès lors fermée, car il ne voulait pas voir flotter sur la colline sacrée le honteux symbole de l'envahisseur. Et Palamas ne quitta plus son domicile...

Je ne puis parler de Costis Palamas sans émotion, car il se trouve que je l'ai connu. Et quand je prononce son nom, ce nom ne m'évoque pas seulement des vers que j'ai lus; c'est l'homme que je vois. Sa belle figure est devant moi vivante. C'est pourquoi mes paroles sont à la fois plus familières et plus émues.

Et je dis que je le revois; mais davantage encore je sens sur moi l'inoubliable clarté de son regard.

Vous connaissez les vers de Hugo :

Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens.

Mais dans l'oeil du vieillard on voit de la lumière.

Eh bien — c'est l'apanage des poètes — même vieillard, Palamas était demeuré jeune; si bien que de ses yeux sortaient en même temps *la flamme* et *la lumière*, symboles d'une âme qui possédait à la fois l'ardeur de la jeunesse et la clarté de la sagesse.

J'ai donc eu le privilège de connaître Palamas, il y a quelque douze ou treize ans. Avant de partir pour la Grèce, je savais déjà qu'aux yeux de nos lettrés les plus délicats, comme E. Herriot, qu'aux yeux de nos meilleurs poètes, comme jadis Mistral, comme plus tard Henri de Régnier et la comtesse de Noailles, Costis Palamas était un des plus authentiques poètes de son temps. Sur le bateau, j'avais lu les *douze paroles du Tzigane*.

Aussi fut-ce le cœur battant que peu de temps après mon arrivée, je montai les marches du petit escalier qui conduisait à son modeste appartement, rue Asclipiou, au bas de la pente du Lycabette, non loin de l'École Française d'Athènes.

La fille du poète, la douce Nausicaa, nous avait accueillis, puis présentés à son père. Et je songeais qu'elle aurait dû se nommer Antigone, car elle entourait des soins les plus délicats, car elle organisait le silence propice autour du travail et du repos d'un père auquel elle avait dévoué sa vie. Elle nous remit un jour une photographie du poète, et j'aimais à y retrouver ce qui, d'abord, dans ce masque si fin, m'avait impressionné et conquis: sous les sourcils épais, la belle lumière du regard.

Palamas nous restituait avec une admirable simplicité celui dont l'âme se fait chant. Et, par une modestie singulière, cet être élu, marqué du dieu, et qui connaissait sa valeur, acceptait la condition humaine, ses humbles tâches, ses simples et fortes joies comme ses devoirs. Il ne rougissait pas d'être un fonctionnaire. Il ne considérait pas, comme d'autres, que la vie de famille fût incompatible avec l'inspiration poétique, avec la vocation d'un clerc. Il ne mettait pas la poésie au-dessus de la condition humaine. Il élevait la condition humaine à la poésie. Et c'est au père que nous devons l'une des plus belles suites de poèmes que Palamas nous ait laissés: le Tombeau édifié par lui à un jeune fils disparu.

Mais surtout, Palamas fut un poète national. Cet Hellène, de toutes les façons, resta fidèle à sa patrie. Certes, disant cela, je n'entends nullement rabaisser par comparaison son compatriote Moréas, l'un des cadeaux les plus précieux que la poésie française doive à la terre de Grèce. Mais, enfin, tandis que Moréas séduit par notre pays, notre Paris et notre langue, se plongeait dans l'étude de notre littérature et rivalisait si heureusement avec les maîtres de notre poésie, depuis ceux du moyen-âge, jusqu'à ceux du symbolisme, Palamas demeurait obs-

tinément fidèle à son pays et à sa langue, et à la langue du peuple.

Fidèle à son pays, et fidèle jusqu'à la mort. Voici ce que je veux dire :

Quelques semaines avant qu'il s'éteignît, par un de ces gestes qu'affectent volontiers les oppresseurs, les estimant sans doute profitables, le Gouvernement italien lui offrit l'hospitalité dans quelque palais de Venise, digne de son génie, et favorable à sa santé. Le poète mourant n'accepta pas cette faveur. Il refusa d'être traité autrement que les autres : — « J'ai vécu dans mon pays des jours heureux ; répondit-il, je veux vivre aussi les jours malheureux, au milieu du peuple qui m'a tant aimé ».

Aussi, par une réaction toute spontanée, marquant le lien indissoluble qui attache Palamas à son pays, et à quel point il incarne l'âme et la résistance de son peuple, lorsqu'à ses funérailles ceux qui, impitoyablement, inhumainement, écrasent son pays, osèrent déposer une couronne au cimetière où on l'enterrait, toute la foule, d'une voix, entonna l'hymne national.

L'oeuvre du poète est d'une diversité, d'une ampleur surprenantes. L'amour de la vie s'y manifeste de la manière la plus totale et la plus haute. De cette oeuvre, je ne retiendrai qu'un seul trait : l'exaltation des valeurs de l'esprit.

A la voix sarcastique qui lui déclarait :

«...Malgré tes efforts, il faut que tu périsses,
«Ton oeuvre ne vaut pas le fleuron demi-clos,
«Et n'arrêtera point la mort dévastatrice!»

le poète répond :

...«A mourir je consens
«Je fus artiste, dans mon esprit, dans mon âme.
«Que je meure ! Mais plus que le règne immanent
«Au monde aura servi mon passage de flamme.»

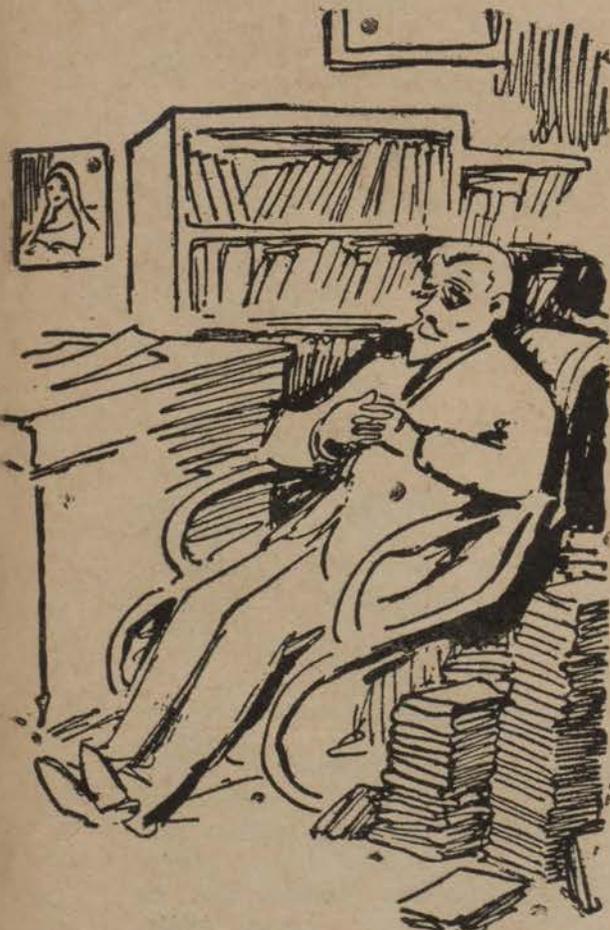
Dans son épopée *la flûte du roi*, il déclarait au Parthénon : « Tu n'as pas été bâti, toi, par des troupeaux d'esclaves, morne bétail à face humaine, impitoyablement éperonné par le cuisant aiguillon d'un tyran sanguinaire. Toi, c'est avec la raison, c'est avec la poésie que t'a érigé la pensée réfléchie des hommes libres, au pays où la Loi, dès qu'elle apparut pour sauvegarder la Cité, se présenta accompagnée du rythme, étant elle-même un poème. » C'est sur cette poésie et sur cette raison qu'il compte pour sauver le monde.

Dans l'avant-dernier chant de ce même poème, un ange sombre apparaît qui fait défiler devant le héros de sinistres visions apocalyptiques. Mais le héros se refuse à les accepter, comptant sur la sagesse et l'équilibre de l'Esprit : « Partout je serai là, proteste-t-il, moi, esprit, pour inspirer, âme pour vivifier... »

Palamas fut et restera ce souffle inspirateur, cette âme vivifiante, cette flûte, ce chant.

Et c'est pourquoi il convient de le saluer comme un de ceux, et comme un des plus grands de ceux qui par-dessus la matière et la brutalité - même apparamment triomphantes - ont su maintenir jusqu'au bout la grandeur et la primauté de l'Esprit.

LÉON GUICHARD



UNIVERSELLE PAIX

Sur le cratère éteint de la guerre, tu dresses
La nouvelle cité de l'homme, au noble aspect.
Les peuples, à tes pieds, respectueux se pressent.
UNIVERSELLE PAIX ;

Miracle maternel fraternisant le monde,
Clarté que nos timides rêves estompaient ;
Idole, maintenant, de notre foi profonde.
UNIVERSELLE PAIX ;

L'épi mûrit puissant par où tu passes, fraîche
Fontaine de bonheur, coulant à flots épais :
Le sabre et le canon se font charrue et bêche,
UNIVERSELLE PAIX ;

Ton serein front de lys, sous les rameaux frissonne
Qu'à son arbre sacré Minerve t'a coupés,
Muse des psaumes, ô toi, déesse et madone,
UNIVERSELLE PAIX ;

(Trad. de E. Athanassiades)

COSTIS PALAMAS

Poème inédit de Costis Palamas, spécialement écrit pour le 27^e Congrès de la Paix tenu à Athènes, du 6 au 10 Octobre 1929.

Le poète COSTIS PALAMAS chez lui

HOMMAGE DU POÈTE KHALIL MOUTRAN BEY

ذكراك يا بلناس
أوحى النبوغ اليك ما أو
وأنت في لغة الزمان
فوجلت للاغريق في عهد
عن أي جهد فيه انفق
أخرجت من تمرات فنك
حتى إذا مضت السنوات
وطوي علو السن عزما
نكب الوري طاغ طغي
وسطت جحافل على
فأيت الا المكث فيه
لتقرر عينا بانتصار الحق
لله درك من وفي
عاف البقاء وقد تبد
اني يطيق به الحياة
ما الخير بعد دمارا
بالتيخيد في الدنيا حرية
حي فأطربت البرية
بكل رائحة فرية
ين مجد العبقرية
ت الكهولة والشبابا
ذلك العجب العجبا
وانضبت منك الالهبا
طلما راض الصعابا
في الارض يعقصب السيادة
وطن هـ واه له عباده
وان تشاطره جهاده
او تلقي الشهاده
قلبه كفو لعقله
ل عز مغناه بذله
وقد رأي استعباد أهله
ما العيش بعد شتات شمله



Le poète. KHALIL MOUTRAN BEY

زينت لك الجنات في كنف المساوم والمياه
فأجبتهم بلدى هو الشافي ولا شاف سواه
البرتون رددت عنه الطرف حتى لا تراه
ما البرتون وراية الاعداء تحقق في ذراه

تم ملء جفك وارقب فوزا مينا في المصير
فعدا سيقشع عن ائينا عارض الباغي المغير
وسيطلع النصر العزيز ببهجة الصبح المنير
ويمجد الوطن الطليق مثال شاعره الكبير

DOULEURS ET ESPOIRS

I

Palamas, ton souvenir sur cette terre est digne d'im-
[mortalité].
Inspiré par le génie, tu charmas le monde;
Dans l'éternelle langue, tu produis des chefs-d'oeu-
[vre].
Tu fis ainsi revivre l'antique gloire des talents grecs.

II

Pour cela tu offris jeunesse et vieillesse;
Les fruits de ton art ne furent que des merveilles,
Jusqu'au jour où, ta sève par les ans tarie,
Tu perdis l'énergie qui n'avait cessé de surmonter
[les obstacles].

III

Un tyran, cherchant à usurper la souveraineté, dé-
[vasta le monde].
Ses armées envahirent ta Patrie pour laquelle ton
[amour fut une adoration].

Afin de prendre part à la lutte, tu t'obstinas à de-
[meurer sur son sol,
Pour jouir de la victoire du droit, ou bien mourir en
[martyr.

IV

Que tu es grand, homme fidèle dont le coeur est égal
[à l'esprit!
Tu répugnais à vivre quand ton noble pays fut hu-
[milié:
Te fut-il possible d'exister alors que tes concitoyens
[étaient asservis?
Que seraient vivre, jouir, quand le sol est détruit et
[les hommes dispersés?

V

On voulut te séduire: promesse mirifique, aide et
[protection;
Mais ta réponse fut: «Seul mon pays peut me ga-
[gner!»
Tu fermas les yeux pour ne point voir le Parthénon:
Que vaut-il quand sur son faite flotte un drapeau
[ennemi?

VI

Dors sans émoi et guette la brillante victoire qui s'an-
[nonce.
Bientôt seront chassés du ciel d'Athènes, les nuages
[envahisseurs.
La chère victoire sous l'éclat du matin radieux jail-
[lira,
Et la Patrie, libérée, magnifiera l'image de son
[grand poète.

Trad. Adel Ghadban

KHALIL MOUTRAN

LE SATYRE

OU

LA CHANSON NUE

*Le nu triomphe autour de nous,
Ici le nu règne partout,
Les champs, les monts, la terre entière,
Ont gardé leur clarté première.
Diaphane est la création,
Grands ouverts ses palais profonds,
Yeux, régalez-vous de lumière,
Et vous de rythme, violons.*

*Les arbres discordants et rares
Sont ici comme autant de tares;
Ce monde est un vin généreux,
De la nudité c'est l'empire.
L'ombre est un rêve monstrueux,
Dans notre ciel on voit luire
Aux lèvres du soir vaporeux
Puis de la nuit un blond sourire.*

*L'orgie avance effrontément
Les seins dressés et sans un voile,
Tous les corps brûlent ardemment,
Le rocher nu semble une étoile,
Et la divine nudité,
O trois fois noble Attique, sème
Sous ton sol, hiver comme été,
Les rubis, l'or, l'argent, les gemmes.*

*Un corps bien fait, magique chose!
Ici la chair s'apothéose:
Les vierges sont des Artémis
Et les désirs des Adonis.
Du fond du passé revenue,
Fascinant tout, Homme, animaux,
A chaque heure ici, belle, nue,
Aphrodite surgit des flots.*

*Rejette au loin tout vêtement
Vêt-toi de Beauté simplement,
O Prêtresse du nu, mon âme,
Ton temple, c'est le corps humain,
Et toi, magnétise ma main,
Ambre doré des chairs de femme,
Pour que je m'en ivre sans fin,
Verse encore le divin dictame.*

*Déchire-moi ce voile inique,
Rejette ta lourde tunique.
Avec la nature assortie
Ton image belle et plastique,
Dégraffe ta ceinture, unis
Tes mains sur ta ferme poitrine,
Et fais une robe aux longs plis
De ta chevelure divine.*

*Deviens statue et que ton corps
Immobile et superbe acquière
Tel qu'on l'admire dans la pierre,
Le contour pur, le galbe fort.
Puis fait des jeux charmants et mime
En l'idéale nudité,
D'êtres souples, lestes, sublimes,
La sauvage animalité.*

*Fais des yeux charmants, représente
Les êtres beaux, voluptueux
Que ton nu soit plus vaporeux
Que l'idée exquise et changeante.
O vous rondeurs, ô vous méplats,
Duvets soyeux et courbes molles,
Frissons divins, divins appas,
Dansez, dansez la danse folle.*

*O fronts, beaux yeux, flots des cheveux,
Croupe arrondie, hanches bien faites,
Bassins, vallons mystérieux,
Roses d'Eros, myrtes, cachettes,
O jambes qui nous enlacez,
O mains, ô sources des caresses,
Colombes douces dans l'ivresse,
Vautours quand vous vous courroucez,*

*O Bouche, ô bouche, qui profères
Les mots du coeur, les mots sincères,
Le rayon du miel est moins doux,
Moins rouge est la grenade mûre.
Et les lis d'albâtre, pâture,
Encensoirs d'Avril, sont jaloux
Des coupes, somptueux bijoux,
Dont s'orne ta poitrine dure.*

*Permetts que je boive à tes seins,
Tes deux seins droits, tes seins de rose,
A ces deux coupes d'émail rose
Le bonheur révé, lait divin.
C'est moi qui suis ton hiérophante,
Tes genoux, voilà mon autel,
Dans ton étreinte triomphante
Se pamerait un immortel.*

*Loin de nous ces haillons indignes,
Tout ce qui te dissimulait,
Cet ornement infâme et laid
Et ce qui dérange les lignes.
Que tout apparaisse au grand jour:
La terre, l'air, beaux corps, poitrines
Nus sont la Vérité, l'Amour
Et nue est la Beauté divine.*

*Si dans la belle nudité
Radiouse du jour attique,
Devant ton oeil désanchanté
Apparaît quelque monstre étique;
Arbre sans feuilles, ébranché,
Privé de l'ombre gracieuse
Une pierre brute et hideuse,
Un corps chétif et desséché,*

*Une monstruosité nue
Debout sur le large horizon,
Qui de vivant n'offre à la vue
Que ses deux yeux, double tison;
Qui tient du Faune et du Cabiré,
Et n'est qu'un farouche animal,
Mais sa voix est de pur cristal,
Ne fuis pas: c'est moi, le Satyre.*

*Comme l'olivier dans le champ
Où tu me vois j'ai pris racine,
Et je fais se pâmer les vents
Aux sons de ma flûte divine.
Quand je joue, aussitôt s'unit
Maint couple: on est aimé, l'on aime.
Je fais danser, bal inoui,
L'Homme, la brute, les dieux même.*

COSTIS PALAMAS

HOMMAGE DE M^r MICHEL PÉRIDIS

Avocat à la Cour



Maître Michel Péridis
(Photo Apkar)

La mort emprunte aux événements tragiques au milieu desquels elle survient, une solennité qui augmente notre émotion.

Costis Palamas est mort à un moment où, engagée dans une lutte gigantesque, l'humanité est à un tournant de son histoire qui clôt une époque et ouvre une nouvelle.

Le destin a voulu que dans ce drame, la patrie du poète supporte un sort des plus cruels et en même temps glorieux.

De la prison où souffre, se débat et résiste le peuple grec, son géolier nous a appris un soir dans une phrase lapidaire, la fin de la vie du poète.

Il était malade depuis quelques années. Parfois son mal assombrissait son esprit. Vers la fin de 1940 cependant, les victoires de son peuple contre les Italiens, lui ont inspiré des vers. C'est, à ma connaissance, sa dernière manifestation publique. Mais on peut être certain qu'il a partagé avec ses compatriotes dans la mesure que lui permettait son état de santé, la douleur et la colère ressenties en face de l'ennemi envahissant la Grèce, la blessant et l'affamant.

L'huile de sa vie s'est consumée avant que son pays ait recouvré sa libre existence. Si, lui dont le cœur embrassait la Grèce, a réalisé qu'il s'en allait en la laissant encore asservie, son dernier sentiment dut être affreusement amer.

Il ne faut pas qu'il soit oublié. Sans doute un des plus beaux mouvements de la jeunesse grecque le jour de la libération, sera de commémorer le souvenir du poète par une manifestation fervente qui le pleure, l'exalte et le glorifie, en lui offrant ainsi une compensation éclatante pour être mort sous le joug de l'ennemi.

Sa vie extérieure n'était pas faite d'actions extraordinaires ni d'épisodes étonnants. Elle était très peu de chose au regard de son être. On dirait qu'il en a eu une, parce que pour être, il ne pouvait faire autrement. Les événements de cette vie tiendraient en quelques phrases très brèves.

Il est né en 1859 dans une ville de province grecque, à Patras, où son père a exercé des fonctions de juge. Etant encore enfant, il perdit son père et sa mère et c'est dans la famille d'un oncle à Missolonghi qu'il passa la deuxième partie de son enfance et son adolescence.

On découvre ses ancêtres directs au commencement du XVII^e siècle. C'était une race d'intellectuels et de patriotes. Son bisaïeul a participé à une insurrection que Catherine de Russie a fomentée en Grèce en 1770. Un de ses oncles, officier dans l'armée grecque, est allé s'engager en Crète en 1886, lors d'une insurrection des insulaires, et y est tombé. Durant plus d'un siècle et demi et de génération en génération, un des Palamas dirigea l'école de leur ville natale, Missolonghi.

De ses ancêtres lui venaient le penchant pour les lettres qui se manifesta dès son âge le plus tendre, la curiosité précoce de son intelligence, l'intérêt passionné pour son pays et cette spiritualité dont il était marqué. Mais il a dû, pour réaliser son génie, lutter intérieurement contre le poids excessif de la tradition et du conformisme qui étaient aussi un legs atavique.

Il fait ses études secondaires à Missolonghi. Il se rend ensuite à Athènes où il s'inscrit à la Faculté de Droit. C'est pour lui une lourde corvée. Il s'y résout à son corps défendant, cédant sans doute aux instances de son oncle qui voulait faire de lui un homme de loi. Mais son antipathie à l'égard du droit était plus forte que tout, et il a déserté les cours, n'a passé aucun examen et a fini par délaisser complètement ses études. Il avait une répulsion pour tout ce qui n'était pas poésie et lettres. Son dédain pour la science juridique rappelle celui de Lamartine pour les mathématiques.

Il s'installe définitivement à Athènes en 1882. Il se marie quatre ans plus tard.

Alors, comme maintenant, le métier des lettres en Grèce ne nourrissait pas toujours son homme. Il en est surtout ainsi quand l'écrivain n'est pas un amuseur ou un talent facile ou simplement aimable. Pour un Palamas, pur poète et décidé à ne jamais transiger, le problème devenait plus grave, presque insoluble. De toute façon, sa plume de poète n'aurait pas su lui procurer les moyens de vivre.

N'entendant pas s'atteler à une profession ou à une carrière, tenant jalousement à son indépendance et désirant rester en contact avec ses amis les écrivains, il fit du journalisme, cette antichambre parfois des lettres, pendant une quinzaine d'années; il collabora aux principaux journaux. Il acquit vite de la notoriété. Mais le journalisme à la façon de Palamas, c'est-à-dire probe et décente, surtout à une époque en Grèce où il n'avait pas encore atteint une grande diffusion, ne pouvait lui permettre de subsister.

D'autre part, la bohème artiste était étrangère à sa nature. Le nombre des poètes et écrivains qui pour gagner leur pain ont cherché une planche de salut dans un poste gouvernemental, a toujours été assez élevé. On y gagne d'ordinaire très peu mais c'est tranquille, reposant et, somme toute, si sûr. Palamas obtint l'office de secrétaire de l'Université d'Athènes, qu'il a gardé jusqu'à sa retraite. Il a ainsi assuré, oh! très modestement, sa vie matérielle et celle de sa famille.

Il fut un fonctionnaire digne et dévoué, collaborateur direct des recteurs qui se sont succédés.

Ce travail lui réservait ce sans quoi il lui eût été odieux — des loisirs. Ce sont eux pour lui la chose principale, que dis-je, la chose unique.

Palamas était né poète, c'est-à-dire un être pour qui les sensations, les idées, les sentiments, la nature, l'histoire, le destin de l'homme — tout devient rythme, images, symboles.

Déjà à l'âge de neuf ans il versifiait. Sous l'influence de son milieu studieux et grave, la langue des premiers balbutiements de sa muse était la «katharévoussa», la langue savante, sa future ennemie.

De bonne heure il a su s'imposer une discipline, contenant le bouillonnement de sa débordante vie intérieure. Il lisait beaucoup, sans plan, en suivant son

goût et ses curiosités. Le livre lui est devenu dès sa prime jeunesse le compagnon le plus cher.

Quand il était enfant, l'arrière-garde des combattants qui avaient participé à la lutte nationale pour l'indépendance de la Grèce, n'avait pas encore complètement disparu. Leurs récits et le monde qu'ils représentaient, ont dû laisser une empreinte dans l'esprit du poète.

La petite ville de Missolonghi résonnait encore de l'écho de ses sièges mémorables et le souvenir de Byron y était vivace. Le jeune Palamas y a cueilli des impressions qui ne se sont pas effacées de son âme.

La campagne, les paysages environnants, la lagune de Missolonghi, la mer et les montagnes; la vie des humbles, ses rêves d'adolescent vastes et comprimés; l'éveil de ses sens, ses amours inexprimés, ont pétri sa sensibilité première et y ont laissé des traces profondes.

Son contact initial avec la capitale l'a ébloui. Le contraste qu'elle offrait avec le milieu où il avait vécu jusqu'alors, eut pour effet de l'en éloigner moralement au début. C'est à cette époque qu'il a dû réaliser sa révolte de jeune homme. Il respirait maintenant plus librement. Il y connaissait de nouveaux types d'hommes, dont des écrivains, des journalistes, des poètes. Il y nouait des amitiés dont quelques-unes devaient lui rester fidèles jusqu'à la fin de sa vie. Il élargissait ses horizons, il aimait.

En 1886 il publie son premier recueil de vers qu'il intitule «Les Chants de ma Patrie». Ce sont, dira un critique, des poésies narratives sur des sujets patriotiques comprenant aussi des pièces amoureuses naïves.

Il fait paraître ensuite un hymne, «L'Hymne à Athéna», morceau de belle et docte rhétorique.

La poésie de son troisième recueil, «Les Yeux de mon Ame», est plus personnelle. Elle est nouvelle aussi par rapport à la poésie grecque qui la précédait immédiatement. Elle devient plus intime, s'exprime par des symboles et des images qui touchent le cœur de plus près. Elle accueille en outre des problèmes d'ordre intellectuel. Elle est plus lyrique et plus cérébrale à la fois.

La deuxième période de la production de Palamas va de 1892 à 1912 et comprend une oeuvre qui a été réalisée et publiée pendant cette durée. Elle a été incorporée dans sept principaux recueils qui ont conquis pour leur poète lentement et successivement, l'attention, l'admiration, l'enthousiasme et la gloire. Leurs titres et leur contenu sont devenus familiers à tous les amis de la poésie en Grèce et à quelques-uns à l'étranger: Iambes et Anapestes; Tombeau; La Vie Immuable; Le Dodécalogue du Tzigane; La Flûte du Roi; Les Regrets de la Lagune; La Cité et la Solitude, beaux et fiers noms donnés à une création qui par son architecture, sa qualité et son rayonnement, était sans conteste la plus importante jusqu'alors dans l'histoire littéraire de la Grèce moderne, en mettant à part certains morceaux et fragments de Solomos, d'une rare élévation.

Au seuil de cette période, le poète dépasse la trentaine. Il maîtrise déjà son art et son expression qu'il portera, au cours de ces années, à un niveau très élevé.

Son esprit atteint la maturité. Ses connaissances s'amplifient et s'approfondissent. Il a lu énormément. Il suit toutes les littératures d'Occident. Il est au courant des écoles, des tendances et des techniques. Il remonte à la littérature et à l'art des siècles passés. Il étudie l'histoire, la philosophie, le mouvement des idées et jusqu'aux théories scientifiques.

Il ne se spécialise pas. Il ne se cantonne pas à une époque ou à un cycle de connaissances. Il n'adopte aucune méthode extérieure. Il s'adonne à ce qu'il aime ou qui provoque son intérêt. Il absorbe avec passion et enthousiasme. Il a le culte des grands créateurs. Mais il ne s'y limite pas. Il puise sa nourriture dans toute oeuvre ancienne ou contemporaine répondant aux besoins de son esprit.

Il se familiarise de plus en plus avec la poésie populaire, les légendes et les fables grecques. Il étudie aussi l'époque byzantine, ce moyen-âge grec, dont il

connaît l'histoire, les chroniques et les traditions populaires.

Il s'est penché d'autre part sur la production des écrivains qui de 1800 à 1840 avaient écrit les premiers ouvrages poétiques et littéraires de la Grèce moderne. Il a renoué surtout avec les poètes des Iles Ioniennes. Il a appelé l'attention et l'admiration sur la poésie de Dénys Solomos que la génération précédente avait rejetée dans l'ombre. Il a découvert André Calvos qui était tombé dans l'oubli. Par des études et des articles, il les exalte ou les montre comme précurseurs de la nouvelle littérature.

Personnellement, Palamas avait réalisé dans sa vie privée une stabilité et un équilibre qui correspondaient parfaitement aux aspirations intimes de sa nature. Son foyer heureux et sa vie matérielle à l'abri des soucis élémentaires, lui assurèrent une atmosphère de paix et un tremplin propices à l'étude et à la création.

Il ne faut pas cependant croire que ce calme extérieur, utile certes pour le travail et le recueillement, eût aboli le tumulte de sa vie intérieure ou entamé ce que le poète lui-même appelle «le désir inassoupi, la soif que j'ai dans le sang et qui fut pour moi une malédiction ancestrale».

La perte en outre d'un fils en bas âge, l'avait cruellement éprouvé.

Quant à sa sensibilité, un renversement s'y opérait de plus en plus avec l'âge. Il cessait de regarder en avant. Il retournait à son passé. La perspective devenait rétrospective. Il ne vivait plus tellement avec les jours précédents; il se nourrissait de souvenirs.

Son sentiment poétique et son imagination créatrice avaient atteint tout leur essor. Sa langue et ses moyens d'expression s'étaient enrichis, ses connaissances accumulées et son être épanoui. L'heure était venue pour lui de donner sa mesure, de réaliser son oeuvre.

Dans le premier recueil qui ouvre cette période, les «Iambes et Anapestes», le poète a dans des courtes pièces, incarné ses sentiments et ses pensées, d'une manière ramassée et dense.

Elles foisonnent de symboles et d'allégories. Elles sont enveloppées de tristesse comme d'une brume. Le poète a médité sur le mystère de la vie et en a tiré des conclusions calmement désespérées. Cependant l'émotion qui bat au fond de ce pessimisme est forte. C'est la pulsation d'un cœur qui ne cède pas. Voici un de ces petits poèmes traduit par M. Eugène Clément:

«La vie est un chétif arbuste sur le bord d'un précipice.
«Je glisse, je vais tomber, je réussis à saisir un rameau.
«Je le serre, je m'y cramponne et j'ensanglante mes

[mains.
«Je sens comme une frénésie, et je crie aux étoiles:
«O! vie bénie, divine, incomparablement douce,

«Tant que j'aurai le souffle, je t'étreindrai avec fureur.
Parmi tous les recueils de Palamas, quatre seulement sont des compositions ayant un sujet unique ou procédant d'une unité de conception. Ce sont «l'Hymne à Athéna», «le Tombeau», «le Dodécalogue du Tzigane» et «La Flûte du Roi». Tous les autres comprennent des poèmes et des pièces d'inspiration ou d'expression diverses.

Le recueil le plus riche, la moisson la plus opulente, est «La Vie Immuable», parue en 1904. Il contient des poésies écrites dans les dix années précédentes et qui sont représentatives de toute sa poésie. On y trouve des fragments de poèmes plus vastes qui ne se sont pas intégrés dans un ensemble. Il y a aussi de très beaux morceaux lyriques d'une haute envolée; des pièces où le regret, l'impuissance de l'être à saisir et à réaliser la vie, le sentiment de la jeunesse gâchée, du désir inaccessible, sont dits avec une noble tristesse et un pathétique intense.

On rencontre aussi des poésies délicates et gracieuses où des impressions fugaces sont rendues avec des touches légères et une grande élégance de forme.

On y trouve encore des pièces où s'expriment les admirations du poète, où sont exaltées les luttes de peuples héroïques, la colère contre des persécutions injustes.

Dans un cycle de piécettes qu'il intitule les «Cent Voix», il existe des morceaux magnifiques d'un lyrisme ardent, des méditations exprimées avec une éloquence entraînant.

Par la pensée et le rêve le poète voyage dans l'univers, dans le passé de l'humanité, dans le domaine de ses propres souvenirs. Il fait le tour des problèmes qui assaillent l'esprit humain. Mais sa personne et sa vie à lui, restent fixes au centre de ce vaste cercle qui est une création de son art. Cette attitude donne son nom au recueil: «Vie Immuable».

Ainsi que le dit le poète: «Seule mon âme reste immobile comme l'étoile polaire. Elle attend cependant avec frémissement. Elle ne sait d'où elle vient, elle ne sait où elle va».

Le «Dodécalogue du Tzigane» est un cycle de méditations lyriques et d'évocations épiques, formant comme une grande fresque à panneaux successifs où, dans le pullulement d'une migration de bohémiens aux portes de Byzance, au siècle qui précéda sa conquête définitive, sont dépeints des foules, des paysages, des débats d'idées. De leur milieu se détache la figure presque surhumaine d'un coryphée: le Tzigane, prototype de sa race, héros et prophète qui, dans une large mesure, est le porte-parole du poète.

La «Flûte du Roi» est inspirée de l'histoire de Byzance. L'empereur Basile II en est le héros central, dont les aventures, les victoires, les marches et les pèlerinages sont décrits avec une richesse incomparable.

La troisième période de la production poétique de Palamas s'étend de 1915 à 1935, année de publication de son dernier livre de vers.

Elle comprend des recueils plus nombreux que la précédente, renfermant de beaux poèmes qui coulent comme des rivières pleines ou lèvent la tête comme des fiers peupliers.

Pour la plupart, les poésies de cette période sont toujours captivantes mais, souvent, développent des thèmes qui nous sont déjà quelque peu familiers.

L'un de ces recueils, intitulé «Autels», contient un poème appelé «Europe», composé la veille de la bataille de la Marne, le 25 Août 1914.

Sous forme de discours échangés entre trois personnages, la Guerre, le Penseur et le Poète, nous est donnée une forte impression de la mêlée furieuse des peuples.

Avec impartialité, le poète loue la vaillance de tous les adversaires, mais il n'est pas neutre. Il a ses préférences. Il n'aime pas tout le monde de la même façon ni au même degré. C'est que la part d'idéaux que dans une compétition représentent deux adversaires ne peut, ne doit être mise sur le même plan.

Palamas prend parti.

Et je voudrais, en citant ses vers et à travers la parole du poète, rendre hommage à ces nobles Français qui ce soir sont venus honorer la mémoire de notre Palamas; pour les remercier aussi et, en même temps, saluer leur grand pays qui déjà se lève et s'efforce de briser l'étreinte de son ennemi, de notre ennemi.

Les vers qu'en 1914 Palamas écrivait pour la France, valent aussi pour la France d'aujourd'hui.

Écoutons-les:

«Mais moi, tout mon amour vole à présent vers toi, ô France!

«Après le lait de ma mère divine, c'est toi qui a été la manne de mon désert, toi qui a été ma joie, le guide et l'éducatrice de mon esprit, ma seconde mère.

«Je n'ai jamais foulé ton sol, visité par le monde entier, je ne me suis jamais baigné dans les eaux de ta Seine; mais ta vision a été le rayonnement de ma poésie, ô toi, ma seconde mère!

«O chênes celtiques, ô lis français dans un Paris de lyrisme avec les Hugo, avec les Lamartine, essors et ivresses!

«Et c'est dans ta coupe d'or que, de leurs mains sacrés, Dante, Nietzsche, Ibsen, Shakespeare, m'ont versé le vin généreux qui exalte mon cœur.

«...Non, tu n'es pas destinée au ver du tombeau; tes dieux vivent et tu vis avec eux, Hypatie. Comme la Gloire, puisse aussi la Victoire être avec toi, ô grande République». (1).

Palamas a publié en outre des études de critique, un drame, quelques contes, des pages autobiographiques et la traduction d'une pièce de Verhaeren.

En tant que critique littéraire, Palamas allie la connaissance du savant à l'enthousiasme de l'admirateur. Il éclaire l'œuvre étudiée, par une accumulation d'analyses et de gloses, par une profusion de références aux sources d'inspiration ou d'influences, par une pénétration psychologique et artistique très poussée. Il en exalte en même temps les qualités et la signification, avec un lyrisme inépuisable.

Le modèle de ce genre de travaux est son étude sur Solomos.

Sa prose est celle d'un poète. Il n'écrit jamais froidement, sans qu'il soit déjà ému par son sujet. Il sait cependant juger objectivement et sa compréhension d'êtres qui lui sont différents, est remarquable.

Ses études et articles sont une contribution précieuse à l'histoire de la littérature grecque moderne. Quelques erreurs d'appréciation ou quelques éloges décernés à des ouvrages qui peut-être ne les méritaient pas, représentent le risque du métier. Et ici le critique pêche par excès de générosité.

Si, par certains côtés de sa poésie même, Palamas a touché aux problèmes de son temps et a ainsi influencé les idées de ses contemporains, il est un domaine où il a été un vrai partisan et a lutté farouchement pour le triomphe de ses conceptions.

Palamas fut un adepte décidé de la langue populaire grecque, la «démotiki», et un pourfendeur intraitable de la langue savante, la «katharévoussa».

L'ancienneté de notre langue et les vicissitudes historiques qui ont affecté la vie de notre peuple, nous ont légué la «diglossie», deux langues dont l'une est employée quand nous écrivons seulement, et l'autre quand nous parlons.

Cette situation n'est pas naturelle. Il n'est pas normal qu'il y ait un grand écart entre la langue écrite et la langue parlée. Il existe bien quelques différences dans toutes les langues entre leur forme écrite et leur forme parlée. Mais elles se rapportent surtout au style ou à l'expression, et un peu au vocabulaire; elles ne sont pas, comme disent les linguistes, d'ordre phonétique ou morphologique.

A ce point de vue, la disparité entre la langue savante et la langue parlée grecque est très grande; quant à leur vocabulaire, il n'est pas toujours le même.

Quelques esprits isolés au cours des siècles, ont déploré cette dualité en prenant parti pour la langue populaire. Au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, quelques écrivains et poètes ont utilisé dans leurs productions la langue populaire. Mais les intellectuels dans presque leur totalité, repoussaient avec dédain un organe qu'ils tenaient pour corrompu. Eux-mêmes pourtant l'employaient dans leur vie de tous les jours.

Sous l'influence de ses lectures et la poussée de son propre sentiment poétique, Palamas avait commencé à composer ses vers en langue populaire.

Du reste la plupart des bons poètes s'étaient servis depuis longtemps de cette langue, aussi bien par besoin de sincérité que pour rester dans le sillage séculaire et prestigieux de la poésie populaire conçue naturellement en langue populaire.

Mais la prose, à de très rares exceptions près éparpillées sur des décades d'années, était écrite en langue savante et d'aucuns, professeurs à l'Université ou publicistes influents, préconisaient une marche à reculer vers la langue attique du Ve siècle avant notre ère.

C'est alors qu'en l'année 1888, un professeur Français, d'origine grecque, Jean Psichari, a publié un livre sous le titre «Mon voyage», écrit en langue populaire radicale.

Le livre fit scandale.

Les tenants de la tradition savante l'attaquèrent furieusement accusant son auteur et ses adeptes de tremper dans je ne sais plus quel complot, et de mener une propagande dont les fils étaient tirés par tous les ennemis à la fois de la nation grecque.

Les partisans du livre, au début très peu nombreux, le portèrent aux nues et en firent le manifeste pratique de leur mouvement.

Palamas s'est compté dans leurs rangs. Il a consacré depuis lors sa jeune autorité et son talent à défendre la langue populaire radicale. Il a écrit dans ce but des articles; bien mieux, il a étudié, cultivé et pratiqué lui-même la «*démotiki*» radicale.

Il en a approfondi la connaissance. Il en a fait un organe riche et nuancé, répondant avec souplesse aux multiples besoins d'une expression qui s'attaquait à tous les sujets et avait toutes les audaces.

Quand, en 1901, 1903 et 1911, la question de la langue eut exaspéré les passions et provoqué des manifestations dans les rues d'Athènes, où deux fois un peu de sang coula, Palamas ne fut pas épargné. Ayant publié une protestation pour défendre ses idées, il fut suspendu temporairement de ses fonctions officielles.

La langue populaire a vaincu surtout dans le domaine de la poésie et de la littérature, mais pas tout à fait dans le sens de l'enseignement de Psichari.

La vérité de la langue populaire demeure. Cependant son problème est apparu beaucoup plus complexe que ne l'avaient pensé les promoteurs du mouvement.

Palamas qui n'avait pas évité certaines exagérations dans l'application de règles rigides, a modifié vers la fin de sa vie ses premières convictions. Voici ce qu'il en a écrit en 1932: «Je conserve pour la langue populaire tout mon vieil amour mais avec une conception devenue maintenant très différente de celle que j'avais à l'origine».

Son apostolat fut en tous cas nécessaire et utile. Il lui a été aussi une grande occasion pour orienter son esprit et son art, comme il l'a dit lui-même, vers des problèmes de civilisation grecque et des luttes idéologiques dont le champ était en Grèce.

Il était petit de taille et frêle, avec une tête rappelant certains portraits du Greco; des cheveux en brosse qui ne voulurent pas blanchir tout à fait; une barbe prolifique envahissant tous les traits; des sourcils épais et tombants qui ne parvenaient pas à atténuer la lueur sombre des yeux, passant au travers; une douce gravité mêlée de tristesse qui rendait plus aimable un large sourire illuminant tout à coup son visage.

Il était d'une timidité extraordinaire. Il disait de lui-même: «Je ne sais parler. A peine je bégaye même ma langue maternelle. Je suis, tout à la fois, timide autant qu'on puisse imaginer, et étrangement fier».

Timide et fier. Il reste à sa place sans rien réclamer, digne. Est-ce parce qu'il n'a pas conscience de ce qu'il est? Que non. C'est parce qu'il en a une exacte conscience.

Mais bon, réellement bon. Il a dit: «La haine est comme une grimace; l'amour est beau».

Et modeste, mais gare à qui attaquerait son oeuvre. Il était alors soulevé par l'injustice du comportement, car il était à même de savoir que sa création valait quel que chose, valait beaucoup.

Sensible à l'admiration des jeunes et de tous. Il avait de la reconnaissance pour ceux qui la lui manifestaient.

Il n'admettait pas qu'on pût plaisanter avec les choses sérieuses. Une fois est passé par Athènes un écrivain étranger appartenant à ces célébrités internationales que des impresarios promènent de par le monde et les exhibent moyennant des billets d'entrée au tarif très élevé. Une association d'écrivains grecs organisa en l'honneur de la vedette un banquet auquel fut invité Palamas. Notre poète n'a pas accepté l'invitation non seulement parce qu'il désapprouvait la façon dont la célébrité étrangère exploitait son renom, mais aussi parce que trop de choses le séparaient de ses compatrio-

tes écrivains qui la recevaient. Voici de quelle façon il a commenté plus tard l'incident dans un de ses livres:

«Les questions qui nous tiennent à coeur et qui nous séparent, ne sauraient être placées sous les règles des belles manières mondaines. Celles-ci sont respectées par ceux qui écrivent pour être loués dans les salons et pour que leur soient ouvertes les colonnes des journaux. Dites moi qui vous admirez pour que je voie si je peux m'asseoir tranquillement à vos côtés ou vous tourner le dos».

Il était pourtant plein de compréhension et de justice à l'égard des travaux et des écrivains différents de lui, mais qui avaient de la valeur.

Sa sensibilité était extrême. Chaque fois, nous confie-t-il, qu'il lisait le poème composé par Mistral à la mort de Lamartine, il avait les larmes aux yeux. Mais, dit-il ailleurs, le volcan du coeur ne suffit pas pour la joie de la création, sans le secours de la lumière qui nous vient du temple de l'intelligence.

C'est aux environs de 1910 que le rayonnement et l'influence de la poésie de Palamas sur l'élite grecque, ont atteint son point culminant. Cette date coïncide avec un réveil politique et idéologique dans notre pays.

Au lendemain de la première guerre mondiale, la renommée du poète était désormais consacrée. En 1926 il fut élu membre de l'Académie d'Athènes.

La poésie de Palamas est un orgue à plusieurs claviers. Elle est tour à tour lyrique, élégiaque, visionnaire, philosophique, épique, civique, voire satirique.

Palamas est un poète essentiellement lyrique. Ce caractère marque toute son oeuvre. Il est lyrique même là où il est, par exemple, philosophe ou épique.

Il y a cependant un lyrisme spécifique. C'est la poésie qui chante, ou exprime l'être ou des états d'âme, ou suggère l'inexprimable.

Ce lyrisme est largement représenté dans la production de Palamas et c'est sa partie la plus originale.

Un des thèmes auquel il revient souvent, qu'il reprend pour encore le développer et approfondir, est son regret de n'avoir pas vécu tous ses désirs et tous ses sentiments.

Il évoque ses jeunes années avec une tendresse infinie mais pour exprimer son amertume parce qu'elles ont fui emportant ses rêves irréalisés.

Dans une lutte allégorique avec le noir Ennemi, le poète perdit l'anneau que sa mère lui avait passé au doigt en le mariant avec la Vie.

«Oh! dès lors, depuis mes premiers ans jusqu'aux premières neiges du temps sur la noire forêt de mes cheveux, oh! dès lors quelque chose d'effrayant, quelque chose de muet me lia à une ombre inconnue et tourmentée, qui semble inexistant et s'efforce sans cesse d'exister sans y parvenir jamais. Et je suis le sombre divorcé de la Vie, je suis le grand impuissant «de la Vie.» (2).

S'il est vrai que le poète extériorise ici un sentiment réel de son moi profond, il ne faudrait pas oublier que c'est une ardente imagination qui parle en un langage symbolique.

Dans un autre poème où l'allégorie, les images, les métaphores et le sens, enveloppés d'un rythme et d'une expression parfaits, transmettent comme un large frisson, le poète nous parle de ses années d'enfance persécutées, brisées et dispersées par un Fou.

Et, penché sur l'abîme de son être, il nous confesse à voix basse:

«Et le Fou était de mon sang, quelque péché de ma race, ancien et oublié, qui tel un revenant éclata et m'enleva pour toujours la couronne de la joie et de la fraîcheur.»

Certains souvenirs l'obsèdent. En les rappelant, il n'éprouve pas de la joie mais une grande tristesse, à cause du charme disparu des choses qu'ils représentaient; à cause aussi de son impuissance à retrouver son premier sentiment.

«Au crépuscule, ô corail de la mer et du ciel, doux yeux du lac, fanaux tremblotants de la nuit, et toi,

«mistral, meurtrier de la canicule, vertes couronnes de mai suspendues aux portes,

«Mouettes, nacelles du soir et canots du matin, «tendres colombes apprivoisées, je reviens, ô mes regrets étoilés, je reviens comme une ombre et je tends «vers vous mes mains décharnées». (3).

Le poète a composé aussi de véritables chants où rythmes appropriés, combinaison de sons, rimes riches et répétition de vocables suggestifs opèrent une fusion musicale des sentiments exprimés.

De pareils poèmes sont intraduisibles. Leur transfert d'une langue à l'autre risque de les vider de leur substance. Je cite quelques titres: «Une amertume», «Orient», «Kassiani», dont surtout les deux derniers sont très connus et aimés.

Souvent le lyrisme de Palamas est fécondé par la pensée méditative ou philosophique.

Il existe dans les «Cent Voix» auxquelles j'ai déjà fait allusion, quelques pièces où Palamas touche, à sa façon qui est celle du poète, à des problèmes philosophiques.

Il y apostrophe les entités «Amour Chair, Idée, Feu, Forces, Erreurs, Néant, Désirs, Devoirs et Destins», logeant dans de lointains Palais, inaccessibles aux coeurs et aux pensées des hommes qui ne savent par où et comment y entrer.

De ces «palais métaphysiques», comme il les appelle, apparaissant au ciel du nord et illuminés de blanche lumière, le poète nous dit qu'ils restent hors de l'atteinte des mains glacées du Temps qui détruit tout.

Et au savant qui propose des valeurs nouvelles, qui brise les idoles et offre en échange une échelle «plus puissante que celle de Jacob» pour élever l'homme jusqu'à l'Olympe, l'homme répond qu'il ne peut le suivre; qu'il préfère rester se débattre sur les ruines de sa foi.

«Je ne monte pas; il n'y a pas de l'avant pour moi; je tournoierai autour de la lumière comme un oiseau «du soir».

Le grand poème philosophique de Palamas est «Les Douze Paroles du Tzigane».

A travers des allégories et des symboles, Palamas a incarné dans un verbe magnifique, les idées qui le passionnaient et qui étaient aussi celles de son époque: exaltation de l'individu fort, foi dans la science, néga-

tion des valeurs admises, conflit entre patrie et humanité.

Au-dessus du choc des notions antagonistes, le poète auquel répugne tout esprit sectaire, atteint un équilibre par la synthèse de ce qui dans les conceptions, est valable et humain. Et la fièvre des joutes idéologiques s'apaise dans l'amour de la nature, «dans l'union du coeur et de l'esprit avec la vie universelle.»

Palamas ne s'enferme pas en lui-même pour s'absorber exclusivement dans l'introspection ou la contemplation. Son oeuvre résonne de la rumeur du monde. Même là où il s'analyse et nous révèle les particularités de ses sensations ou de ses méditations, il reste en contact avec la vie de tous. Ses sentiments personnels se rencontrent avec les soucis, les passions et les idéaux de ses concitoyens et de tous les hommes.

Pour lui, le poète est aussi le chantre de sa race et le héraut de vertus civiques.

«Les Tyrtées, dit-il, ne sont pas des guerriers.

«...Ils sont du pays du Verbe, ils sont d'Athènes, mais à la magie de leurs vers, les hommes deviennent soldats, des braves deviennent héros.

«Ils étayent les coeurs et les remparts; ils sonnent «de la trompette et le potentat s'écroule; ils marchent, «et les palmes croissent».

Il a épousé les peines et les joies de son peuple. Il a exalté ou pleuré dans son passé et dans son présent, ses malheurs et ses hauts faits.

Quand, en 1912, son peuple fut mené au combat, il adressa aux femmes grecques des vers qui sans doute répondent à l'attente angoissée des femmes de Grèce d'aujourd'hui, qui souffrent et qui espèrent.

«Allons, préparez vos robes blanches, femmes au «coeur douloureux...»

«Illuminez les palais en fête, ouvrez toutes grandes et pavoisez vos demeures.

«Ils reviennent les vainqueurs de la guerre aux tyrans; heureuses celles qui vont les revoir!

«...Vous, ô douces femmes, revêtez vos robes blanches, vos robes de fête; ils méritent pareillement vos louanges, vos larmes, vos baisers, vos embrassements, jeunes épouses, mères, amantes.

«vivants et morts pareillement glorieux, méritent pareillement les joyeuses solennités et les veillées de prière.» (*).

MICHEL PÉRIDIS

(1), (2), (3) Traduct. Eug. Clément.

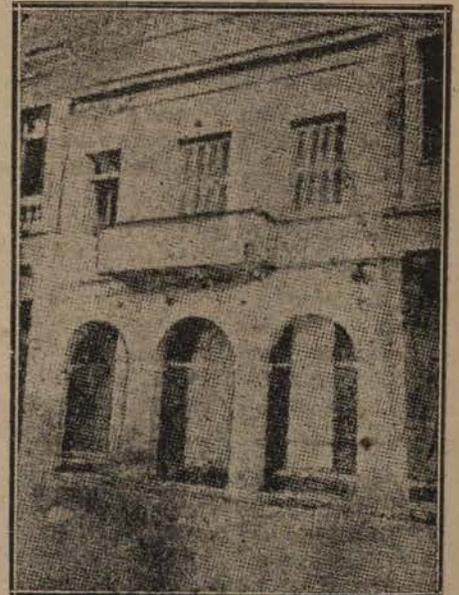
COSTIS PALAMAS

(devant la porte de sa maison)

Le poète saluant la foule en 1926 du Balcon de sa maison de Missolonghi.



La Maison familiale de Costis Palamas à Missolonghi



ORIENT

De Janina, de Smyrne et de Constantinople
Levantines chansons, chansons aux longues traînes
Mélancoliques,

Comme mon âme hélas! sur vos traces se traîne,
Jalouant, mais en vain, vos ailes de sinople,
Mon âme, votre soeur, langoureuse musique.

Une mère, -- oh! le feu de sa caresse impure! --
Vous mit au monde, et chante, et gronde encor en
{vous,
Répandant des parfums lourds énervants et doux
Elle se courbe sous le sort, sans un murmure
La terre orientale et belle.

Esclave du harem, âme toute charnelle.

En vous pleure, chansons, une triste complainte,
Tout en vos vers jusqu'à la joie est une plainte
Amère et lente;

Esclave misérable à l'âme nonchalante,
Je suis un voyageur inquiet, errant partout,
Ainsi que vous.

Au rivage d'où les caiques sont partis,
Mais où restent encore des algues et des lis,
Closes les lèvres

Puisse-je vivre une existence solitaire
Sans les soucis cruels qui me donnent la fièvre,
Seul dans le rêve saint du ciel et de la mer.

N'avoir que ce qu'il faut d'être pour végéter
Comme un chêne, un cyprès, ou, fumeur, pour tracer
Mille méandres bleus avec de la fumée,
Mouvoir aussi parfois mes deux lèvres fermées
Afin qu'en vous j'attise
La lourde plainte qui toujours vous tyrannise,
Commence, se déroule et ne finit jamais.

En vous vit, s'abolit un peuple fatidique,
Et quelque âme enchaînée en ses fers se démène,
Alors vous agitez vos ailes de sinople
Levantines chansons, chansons aux longues traînes
Mélancoliques,
De Janina, de Smyrne et de Constantinople.

COSTIS PALAMAS

(Traduction de Pierre Baudry.)

FEU VESPERAL

-- Te rappelles-tu la pauvre cabane
Dans le vaste bois, auprès du platane
Loin de tout village?

-- La cabane? Oui, je me la rapelle
Comme une chapelle
Comme un ermitage.

-- Te rappelles-tu l'ermite au grand coeur;
Etait-il un clephte, un moine, un berger?

-- Je me le rappelle et l'air encore pleure
De cette douleur
Qu'à flots de son luth sa main arrachait.

-- Te rappelles-tu son visage blême
Et son corps penché?

-- Mais je me rappelle aussi l'étincelle
De cette prunelle
Allumant un oeil par les cils caché

-- Te rappelles-tu le feu qui le soir
Eclata soudain dans le vaste bois?

-- Je me le rappelle et toujours je vois
Du bois ravagé les décombres noirs.

-- Te rappelles-tu? Qu'est donc devenu
L'ermite qu'alors
Nul n'a plus revu?

-- Je ne l'ai point su, mais mon âme encore
Garde la mémoire
De l'humble logis
Car un jour je vis, sur les cendres noires
Un amour cruel sans souci chauffant
Ses ailes d'archange et ses mains d'enfant.

COSTIS PALAMAS

(Traduction de Pierre Baudry.)

LA ROSELIÈRE

Et roule le gros fleuve et dit
A la Roselière son amie:
-- «Où que je vais, où que je tourne,
Toujours, à mes côtés, je te retrouve.

«Quand sur mon eau bleue viennent se mirer
L'étoile du ciel et la fleur de la terre,
Tu me vois, tu pleures, toujours penchée
Et triste dans ta feuillée, tu comptes
Aux autres mes baisers...

«Même lorsque fâché, je passe impétueux,
Gouvre, détruis et brise tout sur mon passage,
Comme la Mort,
Tu restes là tremblante,
Naïve et bonne à m'attendre,
Que je te reprenne.

Près de mon épaule toujours dressée
Eternellement ressuscitée
Qu'attends-tu toujours là, malheureuse?
Ma berge sera aussi ta tombe, tu le sais...

Et la Roselière de répondre,
Sur mon lit vert, toujours penchée:
-- «Je ne puis, mon cher ami,
Loin de Toi, je ne puis,
Vivre ou mourir...»

COSTIS PALAMAS

(Traduction Eloy Trouvère)

AU CORPS HUMAIN

Gloire au corps humain! à la chair
 Qui comme un vaisseau bien guidé,
 Un vaisseau d'airain sur la mer,
 Résiste aux coups du vent, supporte les hivers
 Et les étés.

Gloire aux mains, diligentes mains!
 Puissantes comme des épées ou des charrues,
 Gloire aux pieds se blessant aux cailloux du chemin,
 En leur essor, Gloire aux poitrines, roc humain,
 O roc herbu.

Je glorifie l'éclat des yeux,
 Des visages l'âme fulgide,
 De la bouche les appels audacieux,
 Puis la rigueur des Héraclides
 Et la beauté d'Antinous.

Je glorifie les corps hardis
 Qui devant le jour et tous nus
 Respectés par la maladie
 Laide et lâche osent
 Se mesurer avec la paix grandiose
 D'une statue.

Gloire aux beaux corps! d'Hygie les roses,
 Sourire exquis de la Nature,
 Nuage où la foudre est enclose!
 A l'esprit créateur devenu créature,
 Gloire aux beaux corps.

Gloire aux corps! Gloire à ceux qui créent
 Dans le fougueux élan des puissantes unions
 Les enfants beaux, les guerres, les trophées.
 Les triomphes, la gloire
 Et les victoires et les nations.

COSTIS PALAMAS

(Traduction P. Baudry)

LES DEUX CHEVAUX

Ici bas, je suis un rebelle, un devoyé...
 Je mords avec colère le pain de la pauvreté
 Je suis un fils bâtard de l'Art, et l'Idée m'a chassé
 Un souci trouble mon esprit et me fouette le corps.

Ma lampe sur la table de l'Etude sacrée
 Comme un flambeau mortuaire vacille devant mes
 Tout m'est hostile et froid; crayon, livres, papiers; [yeux
 Je me sens consumé par un funeste feu.

Ma vie est une erreur, et ma naissance une faute,
 Je hais les beaux discours, le rythme m'est étranger.
 Deux chevaux indomptés me traînent: Le coursier
 Et le Rêve, né de l'écume... Le précipice est tout près. [arabe Passion

COSTIS PALAMAS

(Trad. du néo-grec par E. Psarà.)

IL Y A DES PAS!...

Il y a des pas qui résonnent
 Comme des mots pensifs et lents.
 Il y a des pas qui glissent
 Comme des chants harmonieux!

Il y a des pas qui bondissent
 Comme précédant la Victoire
 Il y a des pas plus douloureux
 Que ceux qui vont à une tombe chère!

Il y a des pas qui vous grisent
 Comme ceux d'une danse joyeuse
 Et certains pas plus éteints encore
 Que les pas feutrés de la Mort!

COSTIS PALAMAS

(Traduit par J. G. Des Meules)

PATRIES

(La fin)

Air, onde, terre et feu, permanentes patries,
 Principe indestructible et fin de l'Univers,
 Devenant au tombeau la pâture des vers,
 Je vous retrouverai, félicités chéries.

Dans l'air s'enveloperont mes douces rêveries,
 De l'air jumelles soeurs. Dans les rageuses mers
 Se perdront les transports des passions, et vers
 L'immortel feu ira ma raison aggrandie.

Mon corps, ce tas de boue, en poudre tombera,
 Air, onde, terre et feu, en vous tout unira.
 Du feu de ma raison, de l'éther de mes rêves,

Du flot des passions, des chairs qui vont pourrir,
 Comme un écho de lyre il montera sans trêve
 Un murmure, une plainte, un long et doux soupir.

COSTIS PALAMAS

(Traduction P. Baudry)

L'HALEINE D'UNE ROSE

L'hiver cette année-ci fut pour moi rude et cruel
 Il m'a saisi sans feu, m'a trouvé sans jeunesse
 Et d'un instant à l'autre j'attendais sous son aile
 Sur la route blanche de neige m'effondrer en détresse.

Mais hier encouragé par le rire gai de Mars
 Comme j'errais solitaire par les sentiers d'autrefois
 A la première haleine embaumée d'une rose lointaine
 Je sentis de mes yeux jaillir des larmes de joie.

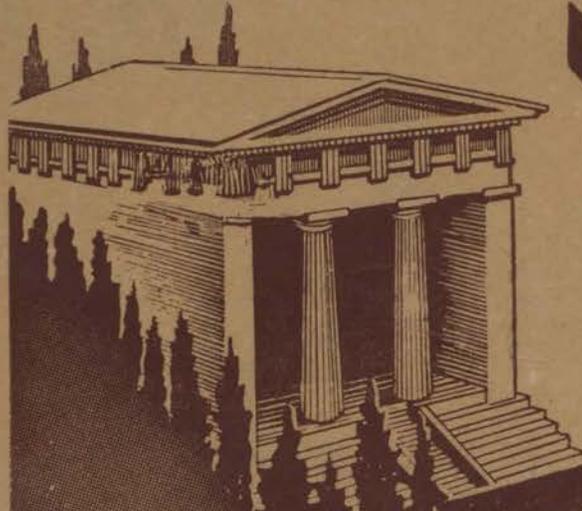
COSTIS PALAMAS

(Trad. du néo-grec par E. Psarà.)

S.O.P.

№ 10

ΠΑΠΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite
Prix modique*

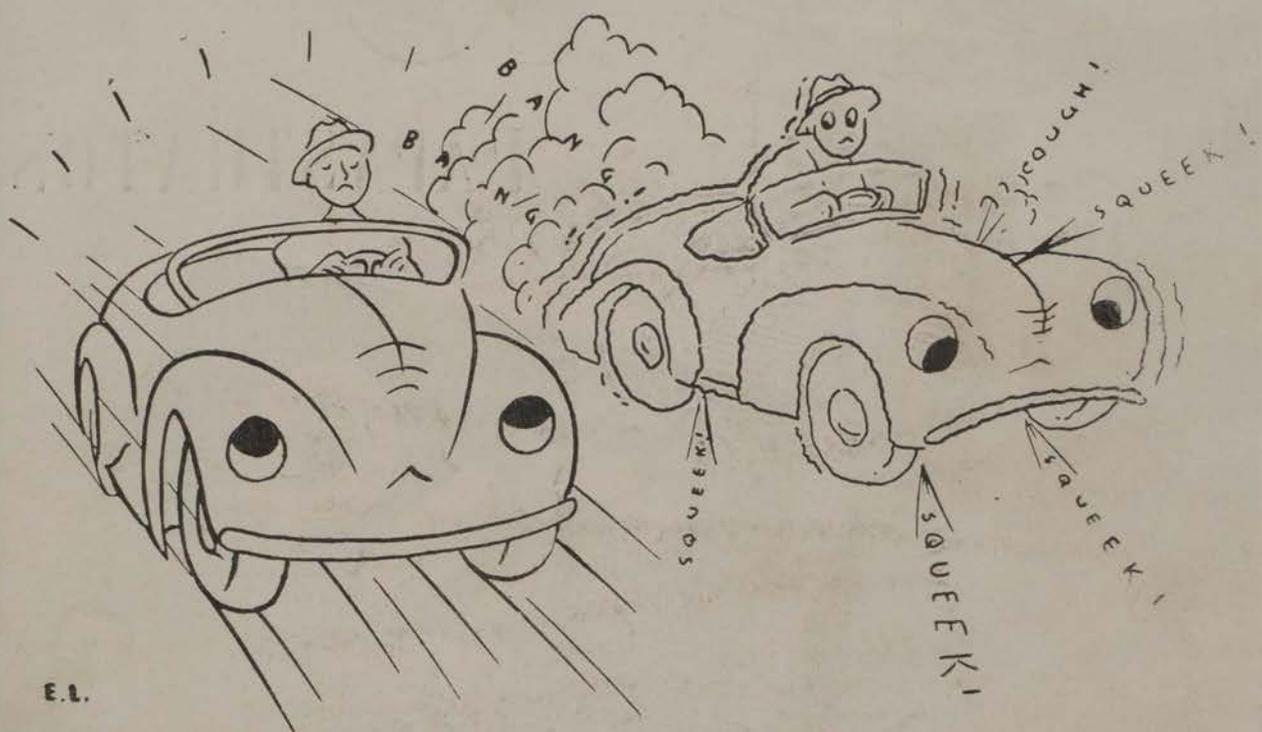
20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

CARS SHOULD BE SEEN



BUT NOT HEARD!

BETTER USE

